

**Faculté des sciences économiques,  
sociales, politiques et de communication  
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

## **Regard sur la complexité d'une vie de transit :**

**Rencontre avec des réfugiés à Belgrade,  
automne 2021.**

Auteur : Alice Poty  
Promoteur(s) : Jacinthe Mazzocchetti  
Lecteur(s) : Chloé Allen  
Année académique 2021-2022  
Master en anthropologie, finalité approfondie



Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publiée, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave.

---

A handwritten signature in black ink, consisting of several overlapping loops and lines, positioned below a horizontal line.



## I. Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à ma promotrice, Jacinthe Mazzocchetti, pour les judicieux conseils qu'elle m'a apportés et le temps qu'elle m'a consacré.

J'adresse mes remerciements à tous les professeurs, les intervenants et autres personnes qui par leurs paroles, leurs écrits et leurs expériences, ont guidé mes réflexions et m'ont transmis leurs savoirs.

Je souhaite remercier l'ONG Collective Aid, qui m'a accueillie pendant trois mois à Belgrade. Je suis reconnaissante de la confiance qui m'a été accordée et de la bienveillance dont tous ont fait preuve envers moi. Merci aux personnes en transit, aux locaux et autres acteurs qui ont fait vivre ce terrain.

Je remercie mes amis et amies qui ont été d'un grand soutien lors de ces trois mois de terrain qui n'ont pas toujours été simples. Merci à Clarisse pour son aide, sa solidarité et la légèreté qu'elle a mis dans ce parcours.

Merci à Emilien pour son écoute bienveillante et son soutien sans limite.

Enfin, j'adresse mes remerciements à ma famille qui m'a toujours soutenue et encouragée. Merci à ma maman pour ses relectures appliquées. Merci à Firmin et Marie-Paule d'avoir accepté sans hésitation de relire cette monographie.

J'adresse également mes remerciements aux personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation et l'aboutissement de cette monographie.



## II. Table des matières

<i>I. Remerciements</i> .....	3
<i>II. Table des matières</i> .....	5
<i>I. Introduction</i> .....	7
<b>Méthodologie</b> .....	<b>9</b>
Une certaine adaptation .....	11
Des outils .....	12
Biais ... ..	12
<b>Contextualisation</b> .....	<b>13</b>
La situation des personnes en transit dans le contexte serbe .....	14
<i>II. Le transit : l'ouverture d'un no man's land</i> .....	<i>20</i>
<b>Habiter la rue, les parcs et la ville</b> .....	<b>21</b>
L'outreach.....	21
Un certain investissement de l'espace public .....	26
<b>La Wash Centre, un refuge dans le transit</b> .....	<b>30</b>
Une ambiance particulière .....	31
Investissement du lieu particulier qu'est la Wash .....	35
Une certaine reconnaissance.....	36
<i>III. Des rencontres dans le transit : émergence de relations complexes</i> .....	<i>38</i>
<b>Rencontre entre personnes en transit et personnes sans domicile fixe ou ayant un domicile précaire</b> .....	<b>38</b>
Des relations pas toujours évidentes.....	39
De la douceur et de la compréhension dans l'adversité.....	43
<b>Des réfugiés d'ici et de là</b> .....	<b>44</b>
<b>La réaction des citoyens serbes face aux personnes en transit</b> .....	<b>48</b>
<b>Organisation et entraide entre personnes vivant le transit</b> .....	<b>51</b>
<i>IV. Insécurité et violences</i> .....	<i>54</i>
<b>Omniprésence policière</b> .....	<b>54</b>
Les parcs .....	55
Un jeu.....	58
La Wash .....	59
<b>Rejet et Violences</b> .....	<b>63</b>
Les frontières .....	66
Pushbacks.....	69
BVMN .....	72

<b>V.</b>	<b><i>Le corps dans le transit. Ce qu'il en reste...</i></b> .....	<b>77</b>
	<b>La Wash ; un endroit qui fait du bien</b> .....	<b>78</b>
	<b>Des corps abîmés</b> .....	<b>80</b>
<b>VI.</b>	<b><i>La vie ; celle d'avant, de maintenant et celle d'après</i></b> .....	<b>83</b>
	<b>Quelques bribes de vie</b> .....	<b>83</b>
	Vies d'avant .....	83
	Vies de transit .....	86
	Des imaginaires.....	89
	<b>Connexion à leurs « autres »</b> .....	<b>90</b>
<b>VII.</b>	<b><i>Conclusion</i></b> .....	<b>94</b>
<b>VIII.</b>	<b><i>Bibliographie</i></b> .....	<b>99</b>
<b>IX.</b>	<b><i>Table des illustrations</i></b> .....	<b>103</b>
<b>X.</b>	<b><i>Annexe</i></b> .....	<b>104</b>

## I. Introduction

J'ai voulu approcher de près ces humains : exilés, réfugiés, dont nos médias parlent tant. Cette thématique est partout dans nos quotidiens. En effet, ces dernières années, nous sommes tous, citoyens du monde, confrontés à cette question, que ce soit dans les discours politiques, médiatiques ou citoyens, lors de participations à des manifestations ou simplement par des rencontres ; qu'on le veuille ou non cette situation nous concerne.

Ces derniers temps, des événements inquiétants concernant ces populations se sont succédé.

En mai 2021, quelque quatre cents personnes sans-papiers se sont mises en grève de la faim dans l'église du Béguinage, à l'Université Libre de Bruxelles et à la Vrije Universiteit Brussel. Il est violent de constater qu'il ait fallu que ces personnes mettent en danger leur vie pour espérer se faire entendre. Manifestement, les promesses politiques qui ont suivi cet événement n'ont pas été tenues. Cela confirme les mots de Nshimirimana que Pascale Jamouille et Jacinthe Mazzocchetti citent dans leur livre « Adolescence en Exil » ; « être sans-papiers, c'est, socialement parlant, ne pas être du tout (Nshimirimana, 2006a) » (2011, p.262).

La guerre qui se déroule en Ukraine depuis fin février dernier n'a pas laissé d'autre choix au peuple ukrainien que de se déplacer vers des pays comme la Belgique. Dans l'urgence et la précipitation, les pays d'accueil se sont débrouillés pour assurer une hospitalité la plus digne possible à ces milliers de personnes. Dans le même temps, la Belgique dépensait un budget assez conséquent pour la construction de centres fermés. Alors que des familles afghanes attendent depuis des années de disposer d'un toit, des familles ukrainiennes sont épaulées par le gouvernement belge pour disposer d'un hébergement digne. Alors que des citoyens belges ont été inquiétés par la justice pour avoir hébergé des réfugiés, des subsides sont débloqués par l'État en soutien aux familles belges qui hébergeaient des réfugiés ukrainiens. Ces politiques schizoéphrènes posent question.

Les réfugiés venant de loin, porteurs d'une distance culturelle et physique importante, représentent l'impur et le désordre et donc ce qui doit rester à la marge. Cet Autre ne devrait surtout pas se mélanger au pur et à l'ordre existants qui redoutent

une contamination, car comme le dit Mary Douglas, « l'impur et le sale, c'est ce qui ne doit pas être inclus si l'on veut perpétuer tel ou tel ordre » (1996, p.59). Au cœur du processus qui donne naissance à une humanité moindre, Françoise Héritier rejoint Mary Douglas en disant que, « se profilent le normal et le déviant, le pur et l'impur, le sujet et l'objet, le dessin d'une frontière entre deux seuils (...) » (1996, p.53). Dès lors, « plus poussée, plus achevée que la politique des ghettos localisés, mais tout en s'en inspirant, la grande ségrégation planétaire est née » (Agier, 2002, p.62).

La plupart des informations véhiculées à propos des réfugiés concernent soit le sort qui leur est réservé dans le pays de l'Union Européenne qu'ils ont réussi à atteindre, soit les conditions de vie catastrophiques des pays que ces personnes fuient. Et encore, une fois passés les événements les plus marquants dans ces pays, il ne reste que très peu de médias pour continuer à s'y intéresser. Un bon exemple est la prise de l'Afghanistan par les Talibans : quasiment aucun média n'en fait un état des lieux actualisé. Force est de constater que les informations à propos du transit de ces humains, de leur périple qui parfois n'aboutit jamais, sont très peu accessibles au grand public. Or, selon moi, c'est une question cruciale pour appréhender les questions de migration et pour espérer y comprendre quelque chose. Par le biais de mon expérience de terrain et à la suite de l'écriture de mon jury sur la thématique de la déshumanisation des réfugiés, j'ai voulu comprendre ce qui se joue au cœur du transit migratoire qui passe, dans le cadre de mon observation, par Belgrade.

Cette monographie a pour but d'exposer un moment précis de la vie de mes acteurs de terrain et de tenter une ébauche de compréhension de ce vécu. C'est grâce à une présence de trois mois en Serbie que je m'y suis risquée. J'ai eu l'occasion de saisir une partie de la vie de ces personnes en les rencontrant dans les parcs et les rues de la capitale serbe mais également à la Wash Centre. Je me suis rendue à Belgrade à la fin du mois de septembre 2021 et j'y suis restée jusqu'à la fin du mois de décembre 2021. Au sein de l'organisation non gouvernementale, Collective Aid et aux côtés d'une dizaine de bénévoles internationaux, j'ai pris part à la gestion de la Wash Centre. En plein centre de Belgrade, cet endroit neutre et modeste est composé de trois douches à l'étage, de deux machines à lessiver et de trois séchoirs au rez-de-chaussée.

A travers cette monographie, je souhaite rendre compte et mettre en lumière le transit vécu par les personnes qui ont été contraintes de fuir leur pays. Pour cela, j'utiliserai, au travers de ce texte, les termes « réfugiés », « personnes en mouvement » ou encore « personnes en transit » pour qualifier les acteurs de mon terrain qui sont partis de leur pays d'origine pour atteindre un autre pays. Le terme utilisé pour parler de cette population au sein de Collective Aid était « people on the move ».

J'ai eu envie de comprendre comment est vécu ce transit, moment de vie d'une extrême complexité qui s'inscrit dans un espace-temps singulier, et qui sont ces humains qui le vivent. La sensibilité que j'éprouve à l'égard des questions migratoires m'a poussé à essayer de les comprendre et ce terrain m'a donné l'occasion de découvrir pour ensuite mettre en mots une adversité que je trouve trop peu mise en lumière. Il est important d'avoir conscience que c'est une réalité nouvelle et parfois crue qui s'est ouverte à moi. Les principaux bouleversements qui m'habitent encore aujourd'hui sont liés aux violences que subissent ces humains, qu'elles soient physiques ou psychologiques, à la capacité de ces hommes et ces femmes à rester debout malgré le peu de ressources qu'il leur reste et à leur volonté de vouloir y arriver coûte que coûte. J'ai été affectée par les rencontres que j'ai faites, les choses que j'ai vues et entendues. Cette émotion particulière a influencé la manière dont j'ai vécu ce terrain et guide inévitablement mon analyse.

En outre, c'est d'une place particulière, celle de bénévole dans une ONG que j'ai rencontré le transit et ses différents acteurs. Malgré la nécessité de recueil de données pour ce travail, j'ai pu dépasser la raison première de ma présence sur ce terrain et être pleinement à mon rôle d'aidante bénévole. Cette relation d'aide désintéressée et très concrète m'a permis d'entrer en relation avec les personnes en transit de manière sensible. C'est-à-dire d'avoir accès à des moments privilégiés de partages, de soins, d'écoute et d'observation. Sans cette place particulière d'aide directe, concrète et sans attente de contrepartie, je n'y aurais certainement pas eu accès.

## **Méthodologie**

Par ma présence sur le terrain, j'ai réalisé cette recherche selon une méthode ethnographique. L'observation participante m'a ouvert des portes. En effet, dans ce

contexte, « l'anthropologue se frotte en chair et en os à la réalité qu'il entend étudier » (De Sardan, 2008, p.48). Une immersion intense m'a donné l'occasion de prendre part et d'assister à des moments singuliers de la vie de ces humains en transit par le biais de conversations, de silences, de partages, ou encore d'interrogations.

L'accès à ces données ne s'est pas fait sans effort : le contact avec ces personnes en transit est indispensable. J'ai partagé durant trois mois une maison avec des bénévoles, avec qui, cinq jours sur sept, je me suis rendue à la Wash Centre entre neuf heures du matin et six heures du soir. C'est dans ce lieu que le contact avec les personnes en mouvement s'est établi lorsque j'étais chargée de réceptionner leurs habits pour la lessive ou lorsque j'ai géré l'accès aux douches ou l'organisation du centre. La rue est un autre endroit clé de rencontre. En effet, une autre partie de mon travail de bénévole a consisté à aller à la rencontre de ces personnes et à les sensibiliser à l'existence de notre centre. C'est donc dans la rue que nous leur proposons des tickets pour les douches ou que nous répondions à leurs nombreuses questions.

C'est au travers de ce chemin qu'il m'a été possible de rendre compte de tout ce qui m'a été donné d'observer, de vivre, et de sentir. Mes données ethnographiques, descriptions, observations, et extraits de conversations vont sillonner ce travail autant pour appuyer mes propos que pour les illustrer. Après ces trois mois de terrain, quelques thématiques évidentes ont émergé. Il faut les comprendre comme étant le squelette d'un tout. En l'occurrence ce qui fait la vie de transit de mes acteurs de terrain, à ce moment-là.

J'ai d'abord voulu aborder le « no man's land » que ces humains habitent. Le transit représente un vide dans lequel ces personnes n'ont pas l'occasion de se construire et où ils se retrouvent exclus. Je souhaite rendre compte de comment se passe la mise à l'écart de ces humains qui se retrouvent, au sens d'Agier, aux bords du monde. Pour cela, je mobilise mes observations et mes échanges à propos de « l'habiter » de ces personnes qui sont les parcs, les rues et le refuge que représente la Wash Centre.

Cet "habiter" ne se fait pas sans rencontres. Effectivement, la Wash est également ouverte à la population serbe sans domicile ou vivant dans la précarité, ce qui induit une inévitable relation entre ces deux publics. Les relations remplies d'humanité qui naissent entre personnes en transit font également partie de cette monographie.

J'ai ensuite voulu rendre compte des violences et de l'insécurité auxquelles sont confrontées les personnes en transit. De près ou de loin, ce sont des processus omniprésents sur mon terrain.

Après cela, j'évoque le corps comme étant l'une des seules choses qu'il reste aux personnes en transit. Et dans ce cadre, le soin de ces corps et l'adversité à laquelle ils doivent faire face.

Finalement, je traite de la connexion que ces humains gardent avec leurs "autres". Je rends compte de ce qui m'a été livré à propos de leur vie avant le transit, de leur vie de transit et des imaginaires liés à celle d'après.

Au travers de ce travail, c'est une partie du quotidien de ces humains qui se donne à voir.

### *Une certaine adaptation*

Je me suis adaptée à trois milieux. Le premier est le pays, la Serbie. Le deuxième est ma nouvelle maison et mes collègues bénévoles avec lesquels je l'ai partagée. Le dernier est la Wash Centre et les personnes en transit qui l'ont côtoyée.

Mon adaptation à la Serbie et mon immersion dans ce pays n'ont pas été simples. En effet, la Serbie est un pays qui m'était inconnu et que j'ai trouvé culturellement et politiquement assez différent de la Belgique.

Dans mes relations au quotidien, j'ai dû utiliser l'anglais, langue pour laquelle j'éprouvais des difficultés mais qui était l'unique moyen de communication avec les personnes avec lesquelles je vivais. La maison dans laquelle nous vivions était très rudimentaire, nous dormions dans des dortoirs. J'ai appris à me passer d'espaces personnels.

Mes débuts au sein de la Wash Centre ont été périlleux. Le travail et les rencontres étaient intenses. J'ai dû apprendre beaucoup de choses : l'organisation du lieu et du travail, les différentes langues parlées et la manière la plus adéquate de prendre contact avec des inconnus. Ce besoin d'apprentissage a joué un rôle important dans mon processus d'intégration au centre, lieu habité de manière sensible par les personnes en transit puisqu'elles ont la possibilité d'y prendre un moment de répit. Après un certain temps passé à travailler dans cet endroit, ma présence y est devenue

presque banale. Une fois intégrés les codes et l'espace, je m'y suis habituée grâce au fait « d'être » avec les bénéficiaires des services proposés mais également de faire partie de l'endroit dans lequel ils ont l'occasion de prendre soin de leur corps, de se retrouver ou simplement de s'asseoir.

### *Des outils*

Un carnet de terrain m'a permis de retranscrire tant ce qui m'a été donné à voir que les conversations que j'ai pu entendre ou entretenir. Tenir à jour ce carnet quotidiennement n'a pas été facile d'autant plus que la prise de note instantanée n'a pas toujours été possible. Ces notes s'avèrent indispensables car effectivement, « les notes de terrain sont la fabrique de l'anthropologie » (Sanjek, 1990).

J'ai pu avoir des conversations, que je qualifie d'entretiens informels, avec plusieurs bénéficiaires du centre. Si, lors des premières observations, j'ai eu du mal à gérer ces conversations, ne sachant comment les utiliser à bon escient, j'ai trouvé de l'aisance au fur et à mesure de mon implication sur le terrain. Les gens sont alors venus plus facilement vers moi pour me parler d'eux et de leurs ressentis.

Une récolte de données audio-visuelles s'est invitée lors de mes observations. En effet, j'ai eu l'occasion d'enregistrer des données importantes récoltées lors d'interviews concernant les violences faites aux frontières. Ces données permettent au lecteur de s'immerger dans le terrain. L'important n'est pas tant ce qui est dit dans ces enregistrements que l'ambiance qui s'en dégage.

### *Biais ...*

La langue est un des biais majeurs de mon enquête de terrain. Je suis consciente de la limite que ce biais induit. Effectivement, l'anglais était la principale langue de communication entre mes acteurs de terrain et moi. Cependant, l'anglais n'est ni leur langue maternelle ni la mienne. Je pars donc du principe que ce qui m'a été dit n'aurait certainement pas été communiqué de la même manière dans la langue maternelle de mes interlocuteurs. Surtout lorsqu'il s'agit de conversations autour d'affects. Cela peut modifier la nature des informations collectées. Je vais tenter, malgré ce biais méthodologique, de « restituer le mieux possible au lecteur, le dit des autres » (de Sardan, 2008, p.31). Selon de Sardan, la légitimité que l'on peut retirer d'une

quelconque traduction, dans ce cas celle de mes interlocuteurs, est de « toujours avoir pour objectif de se rapprocher du réel des autres, sans jamais avoir les moyens d'y arriver totalement » (2008, p.32).

J'ai décidé de reprendre certains des extraits de parole de mes interlocuteurs dans la langue qu'ils ont utilisée afin de rester fidèle à ce qui m'a été dit.

Un autre biais, qu'il me semble important de mentionner, est ma place de jeune femme blanche européenne, bénévole au sein d'une organisation non gouvernementale qui vient en aide aux personnes en transit que sont mes acteurs de terrain. Les relations que j'ai eu l'occasion d'établir avec eux ont inévitablement été influencées par la place que j'avais.

De multiples acteurs de terrain vont traverser cette monographie. Personnes en mouvement, en transit, ils ne restent pas mais laissent leur place à d'autres personnes, elles aussi de passage. Des relations plus ou moins longues et instables se sont créées. J'oserai qualifier cette caractéristique de mon terrain comme étant une manière particulière de faire l'anthropologie qui amène une diversité de points de vue étant donné la multiplicité et la volatilité des rencontres. Une certaine frustration a accompagné ces rencontres d'un jour aussi riches qu'elles soient. Au travers de cet écrit, j'espère arriver à faire vivre mes acteurs de terrain malgré la mouvance des relations établies qui, cependant, s'inscrivent dans un espace-temps singulier « fixe », le contexte de transit.

## **Contextualisation**

Mon terrain s'est déroulé à Belgrade, capitale serbe, durant les mois de septembre, octobre, novembre et décembre 2021. Il faut savoir que la Serbie est un pays traversé par de nombreuses personnes en transit de par sa position géographique ; en effet, ce pays se situe entre le Moyen-Orient, d'où la plupart des personnes en transit que j'ai rencontrées viennent, et l'Europe qui compte les pays tant convoités par ces personnes.

En outre, Belgrade a gardé certains stigmates de la récente guerre civile qui a fait voler en éclats la Yougoslavie en 1991. Un peu partout dans la ville, il est possible de voir des inscriptions telles que « Kosovo is Serbia ». Effectivement, la Serbie ne reconnaît pas le Kosovo comme état indépendant. La plupart des Serbes que j'ai

rencontrés et avec qui j'ai pu discuter de cette guerre, regrettent l'ex-Yougoslavie et m'assurent que même la Croatie appartient encore à la Serbie. Le nationalisme est très prégnant et une certaine frustration est palpable. Peut-être qu'une part de la réticence des Serbes à la vue des personnes en mouvement est due à un passé traumatisant qui n'est pas si lointain. La Bosnie-Herzégovine voisine est quant à elle encore moins encline à prendre en charge les personnes en transit venant d'ailleurs alors qu'elle compte encore ses propres déplacés de guerre.

C'est dans ces ambiances que prennent vie des organisations non gouvernementales, qui viennent en aide aux personnes en transit comme la Wash Centre créée en 2020, InfoPark créé en 2015 ou encore KlikActiv créé en 2014. Ces trois ONG travaillent en étroite collaboration et pallient au manque d'aide gouvernementale serbe envers les personnes déplacées.

### *La situation des personnes en transit dans le contexte serbe*

La fermeture par la Hongrie de sa frontière avec la Serbie en 2015, a redirigé les personnes désireuses de rejoindre l'Europe vers la Croatie. Au même moment, l'Allemagne annonçait ouvrir ses frontières aux demandeurs d'asile. Jusqu'en mars 2016, les frontières des pays situés entre la Grèce et l'Allemagne étaient ouvertes. Dès lors, l'afflux de personnes en transit en Serbie a augmenté considérablement, étant donné que ce pays se trouve sur la trajectoire entre ces deux pays. Petit à petit, ces frontières se sont fermées. Dans un premier temps, un tri s'est opéré et seuls les Syriens et les Iraquiens restaient les bienvenus. Ensuite, ces frontières se sont fermées à toute personne qui tentait d'atteindre l'Europe du nord. Cela a bloqué des milliers de personnes sur la route des Balkans, notamment en Serbie. La Croatie était l'une des premières frontières « facilement » franchissables pour les personnes bloquées en Serbie. Cependant, les personnes qui demandent l'asile en Croatie se voient refuser leurs droits et sont souvent renvoyées violemment en Serbie. De nombreux rapports concernant ces refoulements violents ont été publiés, notamment par Médecins Sans Frontières.

Au vu des difficultés de passage direct vers la Hongrie ou la Croatie, les personnes bloquées en Serbie ont opté pour un nouvel itinéraire passant par la Bosnie Herzégovine pour arriver en Croatie. Évidemment, la police croate a rapidement augmenté ses patrouilles le long de la frontière avec la Bosnie-Herzégovine et les

refoulements, encore une fois violents, se sont rapidement généralisés. La situation en Bosnie est très précaire : il n'existe pas de système d'asile opérationnel ni de capacité d'offre de logement, même sommaire, pour les demandeurs d'asile. En effet, la Bosnie reste un état dysfonctionnel et compte encore ses propres déplacés suite à la guerre qui a fait éclater la Yougoslavie en 1991. Les conditions de vie des personnes en transit en Bosnie sont donc souvent pires qu'en Serbie. La difficulté croissante à traverser la frontière entre la Bosnie-Herzégovine et la Croatie pousse les personnes en transit à effectuer des allers-retours entre la Bosnie et la Serbie. Elles tentent toujours d'arriver en Croatie par les deux côtés, passant d'un pays à l'autre en fonction des meilleures conditions de passage ou du besoin de se reposer, surtout en période hivernale.

Nous avons eu, fin novembre, une formation, proposée par Collective Aid, à propos de la situation légale des personnes en transit en Serbie. Cette formation nous a été donnée par une avocate, membre de l'organisation KlikActiv. Cette organisation non gouvernementale et à but non lucratif est un centre pour le développement des politiques sociales qui a vu le jour à Belgrade en 2014. C'est de cette formation que j'ai tiré les informations qui permettent de contextualiser mon terrain.

Pour rappel, la Serbie n'est pas membre de l'Union Européenne. Cela l'exclut du règlement de Dublin III qui stipule que les personnes en transit qui arrivent dans un pays européen doivent s'enregistrer dans ce même pays. Ce pays devient responsable de la procédure d'asile de cette personne qui, en principe, ne peut pas demander l'asile dans un autre pays. Un des objectifs principaux de ce règlement est de maintenir les demandeurs d'asile en périphérie de l'Union Européenne. Une fois le demandeur enregistré dans un pays, l'ensemble des pays de l'Union ont accès à ses données sous la forme d'une empreinte digitale, d'une photo ou encore d'informations concernant son identité. Chaque nouveau pays dans lequel se présentera ce même demandeur d'asile aura le droit de le renvoyer vers le premier pays dans lequel il a été enregistré, après un entretien prouvant que ce dernier n'était pas en danger et était bien traité dans ce pays.

Les pays de l'Union Européenne n'auront pas accès aux données des demandeurs qui ont été enregistrées en Serbie. Cela permet aux personnes en transit de demander l'asile en Serbie sans mettre en péril une demande d'asile ultérieure en Europe. Cette demande permet l'accès aux camps et à d'autres droits, ce qui est

souvent utile surtout en période hivernale. Le demandeur peut rester en Serbie quelques mois et ensuite continuer sa route.

La Serbie compte dix-huit camps, appelés « camps de transit ». Le gouvernement serbe ne cesse de proclamer que son pays est un pays de transit, cependant il n'y a techniquement aucune option légale qui permette aux personnes de transiter par la Serbie. Au contraire, l'accès au système d'asile serbe est très limité et met les personnes en transit dans l'illégalité de séjourner sur le territoire. Ces personnes peuvent être facilement expulsées. La police serbe a le droit d'arrêter des personnes qui vivent dans des squats ou qui essayent de passer les frontières de manière irrégulière. Elles peuvent même être emprisonnées entre dix et trente jours. Dans la plupart des cas, ces personnes n'ont pas accès à une aide juridique et n'ont donc pas la possibilité de faire appel de cette décision. La police contrôle qui peut ou ne peut pas sortir des camps. Il existe des « cartes de camps » qui ne sont pas des documents officiels mais qui permettent d'accéder aux camps. Ces cartes ne donnent aucune protection ni droit et n'ont pas d'existence légale. De cette manière, même muni d'une de ces cartes, une personne en transit peut être expulsée ou ne pas recevoir le minimum d'aide. Lorsqu'une personne quitte un camp pour une durée de plus de 24 heures et qu'elle revient, elle se voit dépossédée de sa carte de camp et en reçoit une nouvelle. Cette nouvelle carte limite les repas à un seul par jour. Au dos de cette carte, il y a quatre colonnes : date, petit-déjeuner, déjeuner, dîner ; le repas reçu chaque jour y est indiqué. Les capacités dans les camps devraient être élargies, notamment le long des frontières et les mêmes conditions devraient être appliquées à chacun, que ce soit la première fois qu'une personne entre dans un camp ou pas.

En ce qui concerne l'assistance médicale, le demandeur d'asile a les mêmes droits qu'un citoyen serbe et peut donc bénéficier de l'ensemble de l'aide médicale nécessaire. Par ailleurs, une personne en transit sans demande d'asile n'a droit qu'à des services médicaux urgents qui sont évalués par les médecins : selon que la vie du patient est en danger ou non, ils interviennent ou pas. Les fractures, les crises cardiaques et les blessures ouvertes graves sont considérées comme des urgences. Cependant, une fois l'intervention concernant l'urgence terminée, le patient n'est plus pris en charge. Les cas de gale et d'éruptions cutanées étendues sont très fréquents au sein de la population en transit et peuvent avoir des conséquences graves. Elles ne sont

cependant pas considérées comme des urgences. Dans le cadre de maladies chroniques, aucun test nécessaire n'est effectué, ces cas étant d'emblée considérés comme non urgents. Il faut savoir qu'en réalité les hôpitaux refusent bien souvent de donner des soins même lorsqu'il s'agit de blessures graves.

En 2007, la Serbie et l'Union Européenne ont signé un "accord entre la Communauté européenne et la République de Serbie concernant la réadmission des personnes en séjour irrégulier". Cela autorise les pays de l'UE à renvoyer les ressortissants serbes en Serbie. Cela s'applique également aux ressortissants de pays tiers munis d'un visa ou d'un titre de séjour en cours de validité, délivré par la Serbie. Les personnes entrant illégalement sur le territoire du pays membre de l'UE, après avoir séjourné ou transité en Serbie, sont donc également concernées. La procédure de réadmission est très formelle, administrative et assez lente. C'est pourquoi peu de personnes sont refoulées d'un pays de l'UE vers la Serbie par le biais de la procédure officielle de réadmission. Ce sont plutôt des retours forcés qui sont mis en place. Ces refoulements ne se basent sur aucune procédure légale et officielle. Ce sont des « push backs » qui se déroulent loin des regards. La police frontalière fait usage de la force pour effrayer les personnes en transit et faire en sorte de les dissuader de recommencer à passer les frontières illégalement. Lors de ces refoulements, ces personnes n'ont accès ni à la protection internationale ni à la procédure d'asile qui, même si elle est parfois demandée, est souvent niée ou reléguée à la Serbie. Ces refoulements violents sont fréquents sur la route des Balkans et plus particulièrement aux frontières avec des pays de l'UE. La violence n'empêche pas les personnes en transit de retenter le passage des frontières jusqu'à y arriver, ils appellent ça le « game ».

En juin 2018, la Serbie a mis à jour sa loi concernant l'asile ; celle-ci s'intitule « loi sur l'asile et la protection temporaire ». Une des nouveautés est l'accélération de la procédure d'asile qui demande cependant des conditions très strictes pour être entamée et être menée à bien. Très peu de personnes ont accès au système d'asile en Serbie et il y en a encore moins qui reçoivent le statut légal de demandeur d'asile. Il faut souligner que les informations concernant les procédures et les droits des personnes déplacées sont écrites en cyrillique, l'alphabet utilisé dans la langue serbe et ne sont donc pas comprises par la majorité de ceux à qui elles s'adressent. La procédure d'asile commence par l'enregistrement du demandeur qui doit se rendre au

poste de police dès son entrée sur le territoire serbe. Les policiers enregistrent la demande d'asile et dirigent le demandeur vers un centre d'asile spécifique dans lequel il doit se rendre dans les septante-deux heures. S'il s'y rend au-delà des septante-deux heures, il perdra le statut de demandeur d'asile qui lui permet de résider légalement en Serbie. Dans le cas où le demandeur s'est rendu dans le camp dans les délais, c'est au bureau d'asile, qui est la seule autorité compétente quant à la gestion des procédures d'asile, d'organiser la présentation de la demande d'asile, et ce, dans les quinze jours suivants l'enregistrement de cette même demande. Cette présentation se déroule sous forme d'entretien entre le demandeur et un inspecteur de l'Office d'asile et avec, idéalement, un interprète et si possible, un représentant légal du demandeur. Si l'Office d'asile n'organise pas cet entretien dans les 15 jours, le demandeur a le droit de soumettre sa demande par courrier à l'Office d'asile. Ce courrier doit se faire en serbe et selon certaines règles, ce qui nécessite une assistance juridique. Le bureau d'asile n'organise que rarement des entretiens concernant la soumission des demandes d'asile. En outre, KlikActiv remarque que très peu de demandes écrites arrivent à l'office d'asile, ce qui prouve que seul un faible pourcentage de demandeurs d'asile a accès à une aide juridique en Serbie. La demande d'asile ne peut s'effectuer qu'une seule fois et ce, à tout moment à partir de l'entrée du demandeur sur le territoire serbe. Une fois la demande d'asile lancée, la personne est supposée rester en Serbie. Cependant, l'Office d'asile qui dispose de maximum trois mois pour rendre sa décision, le fait généralement endéans les douze à quatorze mois, ce qui décourage bon nombre de personnes à faire une demande d'asile. Finalement, très peu de personnes se voient accorder l'asile en Serbie. Depuis 2008, seulement 5,3% des demandes d'asile ont été accordées et pourtant, selon la base de données d'information sur l'asile, 65% du total de la population migrante en Serbie a fort probablement besoin d'une protection internationale.

La plupart des personnes en transit résidant dans les camps et les centres d'hébergement n'ont pas le statut officiel de demandeur d'asile qui leur permette de résider légalement en Serbie. Cela est dû au manque d'informations reçues quant à leurs obligations et aux conséquences en cas de manquements à ces dernières. La plupart du temps, les demandeurs ne se rendent pas dans le camp vers lequel ils ont été dirigés mais dans un camp plus proche et dans lequel le personnel du commissariat aux réfugiés et à la migration les autorise à rester. Ces autorisations sont données verbalement sans aucune explication quant à l'obligation du demandeur de se rendre

dans le camp indiqué par la police. Or, dans le cas où le demandeur se retrouve dans un camp autre que celui vers lequel il a été dirigé, il perd son statut de demandeur d'asile et n'a donc plus aucun droit légal à un logement. Ces demandeurs n'ont généralement pas conscience du fait qu'ils perdent le statut de demandeur ni des potentielles conséquences de leur séjour illégal en Serbie. De plus, beaucoup de personnes en transit demeurent non enregistrées parce qu'elles vont d'elles-mêmes dans un camp sans passer par un poste de police, et personne ne leur explique la procédure de demande d'asile qui nécessite un enregistrement avant tout séjour au sein d'un camp.

Ces personnes en transit se retrouvent en dehors de tout système de protection. Ils ont peur de la police, ils sont privés de leurs droits fondamentaux et n'ont aucune information ou connaissance à propos du système d'asile serbe. Ils n'ont pas conscience de la possibilité de déposer une demande d'asile en Serbie, d'accéder à une légalisation de leur séjour sur le territoire ou encore d'obtenir une carte d'identité serbe. La police préfère fermer les yeux sur certains squats importants souvent occupés par des mineurs non accompagnés qui ne disposent d'aucune aide juridique ou vitale. La police empêche le travail de la seule ressource pour ces personnes que sont les bénévoles : les espaces humanitaires sur la route des Balkans se voient fortement réduits.

L'aide juridique financée par l'État serbe est réservée aux personnes dont la demande d'asile a été enregistrée ou qui ont déjà obtenu l'asile. Compte tenu de la situation concernant la procédure d'asile expliquée plus haut, cela concerne très peu de personnes. Cette aide juridique gratuite n'est pas facilement accessible. En effet, celle-ci doit être soumise en serbe et doit contenir toutes les preuves qui légitiment la demande. Cette demande est transmise au ministère de la justice qui choisira l'un des prestataires de services juridiques gratuits comme interlocuteur pour le demandeur. Très peu de personnes en transit sont au courant de cette possibilité et quand bien même elles le seraient, une aide est nécessaire pour entamer les démarches étant donné que tout se fait en serbe.

Après ces quelques éléments de mise en contexte qui sont éclairants à propos de la situation des personnes en transit sur le territoire serbe, l'entrée dans le vif du sujet peut commencer.

## II. Le transit : l'ouverture d'un no man's land

Le contexte de ma recherche se situe dans le transit : les parcs de Belgrade, ses rues et la Wash Centre. C'est dans le cadre d'un parcours de fuite, d'un entre-deux, que j'ai rencontré mes acteurs de terrain. Ceux-ci fuient la guerre, les persécutions et de mauvaises conditions de vie. Ils deviennent « victimes et indésirables » (Agier, 2002, p.20). Ils sont exilés. Comme le précise Benslama, « la maladie de l'exil n'est pas la perte du pays mais du *lieu où exister*. » (2004, p.27). En effet, ces humains sont démunis d'un lieu dans lequel exister. L'exil met à nu le réel « de la discordance entre « exister » et « subsister » » (*Ibid*). D'autres expériences sont caractérisées par ce réel et Benslama propose de nommer « exil » tout phénomène « qui conduit vers ce point inassimilable » (*Ibid*). Le concept de « vie nue » d'Agamben qui qualifie « la vie de groupe de populations sans lieux, sans droits, placés dans une situation de survie physique et psychique extrêmes, à savoir une existence physique sans l'existence sociale » (Laurent, 2008, p.34), est à peu près ce dans quoi sont plongées ces personnes en transit.

C'est dans leur transit, dans leur « game »<sup>1</sup>, à vif que j'ai eu l'occasion de partager un peu du quotidien de ces humains. Entre espoir et désespoir, portant le poids de leurs corps cassés, ils n'ont que le choix d'avancer. Ils sont aux portes d'un imaginaire puissant lié à l'Europe et laissent derrière eux le chaos qu'est devenu leur pays. Sylvie Bredeloup parle d'un entre-deux mondes constitué de moments d'attente pleins ou creux. Ces humains se retrouvent dans un no man's land dans lequel ils ne sont rien et n'ont rien. Les liens qu'ils ont avec leur vie passée sont brouillés. Ils n'hésitent pas à se débarrasser de leurs papiers d'identité ou à se faire passer pour quelqu'un d'autre dans le seul but de ne pas être identifiés. À défaut d'une reconfiguration de la façon d'être au monde caractérisée par le transit, Agier parle de « *ne plus être* au monde pour un certain temps ou pour longtemps » (2002, p.30). En

---

<sup>1</sup> Ce mot signifie le passage des frontières de manière illégale. Cela vient du fait que c'est devenu un jeu entre les personnes en transit et les gardes frontaliers, qu'ils gagnent ou qu'ils perdent. Ils tentent et retentent le passage des frontières jusqu'à ce qu'ils y arrivent. Lorsqu'ils partent pour traverser une frontière, ils nous disent « go on game ».

effet, la possibilité de consommer qui leur donnerait une identité est absente. Ils ne jouissent plus de la reconnaissance que leur fournissent leur nationalité, leurs qualifications professionnelles ou encore leurs diplômes. Les personnes en transit ont choisi de « s’engager sur un chemin improbable » (Bredeloup, 2013, p.38). Ils attendent, jouent, meurent, se racontent, imaginent, s’organisent. Ils sont enfants, adolescents, parents, grands-parents. Ayant perdu leur identité première, à la recherche de celle qui les fera vivre, ils portent durant le transit une identité « imprévue, innommable et aux bords de la simple humanité » (Agier, 2002, p.129). Ces humains se retrouvent, malgré eux, en quête d’un lieu où vivre. Quête qui bien souvent, leur coûte la vie ou du moins une part d’humanité.

## **Habiter la rue, les parcs et la ville**

### *L’outreach*

C’est lors des « outreach »<sup>2</sup>, que je comprends la rue, les parcs et la ville en général, comme lieux de vie des personnes vivant le transit. Je me rends vite compte que « la vie en rue est l’archétype de la situation d’inhumanité, elle atteint physiquement et psychologiquement » (Jamouille, Mazzocchetti, 2011, p.260). Lors de ces tournées de sensibilisation, nous sillonnons par deux les rues et les parcs de Belgrade à la recherche de personnes potentiellement intéressées par les services proposés par la Wash Centre. Nous portons une veste verte kaki avec ou sans manches qui permet de nous distinguer des passants lambda. Nos outils sont la pochette dans laquelle les tickets pour les douches sont rangés et des feuilles plastifiées sur lesquelles notre démarche est expliquée en plusieurs langues. Le parc Luke et le parc Bristol sont nos cibles principales. C’est là que la plupart des personnes en mouvement résident dans une « attente quotidienne, pendant laquelle le temps subit une dilatation et l’espace une restriction » (Santiago, 2020, p.38).

Dans les premiers temps, il nous arrive fréquemment de nous tromper de public lorsque nous approchons les personnes supposées en transit lors de ces tournées de sensibilisation. Déterminés à apporter l’aide nécessaire, nous allons sans hésiter vers les personnes qui semblent en avoir besoin. Cependant, à de nombreuses reprises, les

---

<sup>2</sup> « Sensibilisation »

personnes vers qui nous allons nous rétorquent avoir une maison ou ne pas comprendre pourquoi nous leur proposons nos services. Il nous arrive plus d'une fois de nous poser la question de savoir si aller vers telle ou telle personne est approprié, même si les nombreux détails qui nous permettent de distinguer les personnes en transit des autres, sont frappants. Par exemple, leurs positions : ils sont généralement couchés ou assis dans les parcs, ce qui traduit une certaine manière d'habiter le lieu. Mais le plus éloquent, ce sont leurs habits. Après avoir acquis un peu d'expérience, nous savons les détails auxquels il faut être attentifs afin de ne pas se tromper.

L'exemple suivant illustre bien la situation. Dans le courant d'une après-midi d'octobre, alors que je m'occupe de la lessive à la Wash, un couple entre en nous demandant si la Wash est une laverie. Je leur réponds que non en expliquant un peu notre démarche. À cet instant, un homme d'une trentaine d'années passe devant la Wash, ralentissant le pas au niveau de l'entrée. Ce dernier n'a pas les cheveux très propres, il porte un sac à dos assez volumineux, des habits et une paire de chaussures de couleur sombre et loin d'être neufs. Directement, je me dirige vers lui pour lui proposer nos services. En réponse à ma proposition, il regarde de manière étonnée le couple qui vient de sortir de la Wash et tous esquissent un sourire. Cet homme est le fils de ce couple et n'a absolument pas besoin de nos services. Je suis extrêmement gênée de la situation, ayant le sentiment d'avoir insulté cet homme qui n'est absolument pas en transit. La nécessité de les reconnaître nous oblige à catégoriser les personnes en transit, ce qui a pu entraîner en moi un certain malaise lié à la stigmatisation que cela comporte.



*Figure 1 : photo prise par Alice Poty, le 20 novembre 2021*

Les parcs regorgent de bancs usés, le vernis sur leur bois étant tout doucement en train de disparaître laissant la place à des traces plus claires. La plupart de ces bancs sont tagués. Les jours de fortes chaleurs, une odeur spécifique émane de leur bois. C'est assis là que les personnes en transit passent le plus clair de leur temps. Très peu d'autres personnes investissent les parcs. Les habitants de la ville ne font qu'y passer, certains y promènent leur chien, ne respectant pas tout à fait les chemins tracés entre les carrés d'herbe. L'herbe y est assez sèche et à certains endroits fait place à de la terre qui participe à l'air poussiéreux des jours secs. L'herbe a également disparu aux pieds des arbres du parc Bristol dont l'usure des troncs témoigne du repos qu'y prennent les personnes en transit. Dans le parc Luke, un marchand de kebab envahit le lieu des odeurs fortes qui émanent de sa nourriture. Il est ouvert toute la journée et les personnes en transit en sont les principaux clients. Le gérant de cette aubette ne manque pas de nous saluer lorsque nous passons à proximité. Par temps pluvieux, il installe de grands parasols rouges devant son échoppe pour permettre aux personnes en transit de se protéger de la pluie. Ces jours de pluie, les parcs se remplissent de grosses flaques d'eau, la terre se transforme en boue et il devient très difficile d'y circuler. Un de ces jours de pluie, en enjambant une flaque, j'arrive précipitamment auprès d'un groupe d'hommes en transit regroupés sous un des parasols du kebab. Le

garçon le plus proche de cette flaque sursaute en me voyant arriver brusquement face à lui et il aurait été à l'autre bout du parc en une fraction de seconde si ses compagnons ne l'avaient pas calmé en lui expliquant que nous ne sommes pas de la police.

Tous les matins, dans le bus qui nous amène à la Wash, nous passons devant le parc Bristol. A l'arrêt du bus où nous descendons, il nous arrive de voir des réfugiés traverser en courant et en direction du parc, la route qui le sépare de la gare des bus. Cette gare fait partie des lieux de la ville habités par les personnes en transit. Certains s'y renseignent sur les horaires de bus en direction de Subotica, ville située au nord de la Serbie, à la frontière avec la Hongrie ; d'autres y attendent le bus, d'autres en profitent comme d'un abri pour se reposer. Pour certains, c'est le lieu d'arrivée à Belgrade. C'est un endroit assez grand, muni d'une longue galerie où se trouve un guichet et où il est possible de trouver à manger. Une odeur de nourriture y flotte et un certain brouhaha y règne en permanence. Cet endroit fait partie de notre itinéraire lors des tournées de sensibilisation, surtout les jours de pluie. Nous sommes presque à chaque fois certains d'y trouver des groupes de personnes en transit.

Lors de notre arrivée en bus par une froide matinée de fin octobre, je distingue deux hommes en transit qui jaillissent de cette gare des bus et traversent la route vers le parc Bristol. Ces deux silhouettes ressemblent à des ombres. Ils sont vêtus de noir et ont mis leur capuche. Ils font de grandes enjambées et portent des sacs à dos pas très bien ajustés à leurs épaules. Ils me font penser à deux fantômes, à des êtres éteints, invisibles. Après qu'ils aient traversé la route, je continue de les observer ; ils s'enfoncent dans le parc pour ensuite s'affaler sur un banc plus ou moins à l'abri des regards. La plupart des personnes en transit se distinguent de cette manière. Tous ne portent presque exclusivement que des habits de couleurs foncées, des sacs à dos noirs, et des chaussures foncées. Ces vêtements sont souvent identiques. Ce n'est pas étonnant car tout autour de la Wash, des magasins faits sur mesure pour répondre à la demande des personnes en transit ont émergé, proposant des articles de basse qualité mais qui semblent adaptés et peu chers. Selon mes acteurs de terrain, leurs habits souvent très boueux les trahissent auprès de la police. La volonté de se faire remarquer le moins possible est omniprésente. Les personnes en transit doivent « disparaître » temporairement, jusqu'à ce qu'elles s'extirpent du « non-lieu », au sens d'Augé, dans lequel elles sont engluées. Ces humains sont contraints de lisser toute aspérité pour éviter les regards. L'expérience des acteurs de terrain de Sylvie Bredeloup le confirme,

elle nous apprend qu'ils doivent « ériger l'évitement en tactique, se rendre invisibles, ou, à tout le moins supportables au regard de l'autre » (2013, p.40).

Un autre endroit que l'on sillonne lors des tournées de sensibilisation est la friche qui se situe juste derrière le parc Bristol. Cet espace est très grand, on ne sait pas très bien s'il est destiné à accueillir un nouveau projet urbain comme il en pousse un peu partout à Belgrade, ville qui tente de se moderniser entre deux buildings laissés à l'abandon. Comme il est possible de le distinguer sur la photo ci-dessous, cette friche est recouverte de mauvaises herbes qui prennent vie sur un sol sableux et sec. Sur l'un des côtés de la friche, il faut imaginer un point d'eau aux berges boueuses et rempli de déchets. Les personnes en transit profitent des hautes herbes de cet endroit pour se cacher. Au fond, près des bâches qui marquent la frontière avec la route, on trouve de vieilles couvertures abandonnées, des bouts de matelas, des cartons, des restes de sacs de couchage et des semblants de cabanes. Ce sont les marques du passage plus ou moins long des personnes en mouvement. Là, ils sont à l'abri des regards. Sur cette photo, on peut voir, près de ces bâches, un point rouge. Il s'agit d'un homme en transit que nous avons rencontré juste après avoir pris ce cliché.



*Figure 2 : photo prise par Alice Poty, le 26 octobre 2021*

## *Un certain investissement de l'espace public*

Les personnes en mouvement investissent l'espace public de multiples manières.

Fin octobre, lors d'une tournée de sensibilisation que je fais avec Tom, les parcs sont remplis de personnes en transit. Plusieurs d'entre elles acceptent nos tickets pour les douches et d'autres, dont l'attention a été attirée, viennent aussitôt nous entourer. J'en repère au loin un petit groupe qui ne vient pas vers nous. Il s'agit de trois hommes, immobiles, assis sur un banc. Derrière eux, un autre petit groupe d'hommes, emballés dans des couvertures, a investi le pied d'un arbre comme endroit de repos. Nous décidons de nous diriger vers eux. Ni le groupe installé sur le banc ni celui au pied de l'arbre n'accepte nos tickets. Ils semblent ennuyés. Leur regard traduit un sentiment d'intrusion dans leur bulle, comme si nous étions en train de pénétrer dans leur salon ou leur chambre sans nous assurer d'y être autorisés. Dans l'espace public, même s'il est investi comme tel, le privé n'existe pas. La possibilité d'un espace *pour soi* est inenvisageable. Cependant, comme dit plus haut, les parcs, investis presque exclusivement par les personnes en transit, deviennent espaces de rencontre, de retrouvailles et d'entre soi.



*Figure 3 : photo prise par Alice Poty, le 12 novembre 2021*



*Figure 4 : photo prise par Alice Poty, le 20 novembre 2021*

Mes collègues et moi passons plusieurs fois par jour là où il est possible d’observer ce tag noir, dans le parc Luke, initialement intitulé : « Migrants Go Home ». Écœurés, nous en parlons tous les jours jusqu’à ce que certains d’entre nous décident d’en changer les mots. Il deviendra, « Migrants Welcome ». Finalement, seulement huit jours plus tard, le tag est devenu : « Migrants ~~Welcome~~ ». Ce tag, peint

sur les barrières rouges de l'université d'économie de la ville, fait face aux principaux bancs sur lesquels les personnes en transit s'asseyent. Les étudiants Serbes qui entrent et sortent de l'Université, côtoient ainsi chaque jour les personnes en transit présentes dans le parc Luke et, habitués à cette présence, ont l'air de ne même plus les remarquer.

Ce tag est le symbole de la prise de conscience par une certaine catégorie de personnes de la présence de personnes en transit et de leur investissement dans les lieux publics. La signification du tag initial et de ce qu'il est devenu, marque un désaccord de certains par rapport à l'investissement qu'ils font de l'espace public. En effet, le besoin de rester entre-soi, de ne pas ouvrir la communauté à laquelle on appartient à d'autres, trop différents, est la base de toute société humaine. Barnier, Casella Colombeau, Gardesse, Guenebeaud et Le Courant rejoignent cette idée en exprimant le fait que la tolérance est de mise seulement face à ceux qui « nous ressemblent » (2019, p.40). Lors d'un tour de sensibilisation par temps pluvieux, nous avons rencontré un groupe d'hommes de tous âges, recroquevillés sous ce tag, à l'abri de la pluie.

À la fin d'une tournée de sensibilisation avec Sandra, nous décidons de nous asseoir auprès de réfugiés dans le parc Luke. L'odeur de la cuisine du kebab juste derrière nous est toujours aussi forte. Nous voulons nous imprégner de l'ambiance et observer. Après une vingtaine de minutes, la police arrive au loin et fait fuir les personnes en transit présentes dans le parc, vite en moins de deux secondes. Après le passage de la police, quinze minutes ont suffi pour que chacun retrouve sa place sur ces mêmes bancs.



*Figure 5 : photo prise par Alice Poty, le 20 novembre 2021*

Deux bancs vides, sur l'un d'eux, un pull abandonné. J'ai à peine le temps de capturer ce moment qu'un jeune homme vient essayer ce pull et décide de se l'approprier. Sans même jeter un coup d'œil autour de lui, il l'enfile et disparaît.

Lors des descentes de police dans les parcs, les personnes en mouvement n'hésitent pas à abandonner sur les bancs leurs affaires, aussi bien des sacs que des vêtements. D'autres personnes se les approprient ou ceux qui ont fui reviennent quelque temps après pour les récupérer. Les parcs deviennent ainsi des lieux d'échange, d'abandon, parfois de confiance pour ceux qui espèrent retrouver le peu de choses laissées derrière eux.

A la fin d'un shift de sensibilisation assez éreintant, Sandra et moi avons rencontré trois jeunes Afghans dans le parc Bristol. Ils sont assez ouverts, ce qui nous permet d'échanger avec eux. Avec un sourire qui rend la conversation légère, ils nous font part de violences subies en Roumanie. Puis, nous les questionnons à propos de la signification des nombreuses gravures inscrites en pashto sur l'arbre derrière eux. Le pashto est la principale langue parlée par les utilisateurs de la Wash Centre. Elle est originaire d'Afghanistan et du Pakistan et est parlée par quelques communautés présentes en Iran, au Tadjikistan, dans les Émirats arabes unis et au Royaume Uni. Les trois hommes rient, ils semblent amusés par notre question. Ils tentent de nous

expliquer, sans grand succès de compréhension de notre part... Ces gravures posent une marque permanente du passage des réfugiés dans cet espace public.

Durant la même journée, nous passons près d'un groupe d'Afghans posés près du marchand de kebab du parc Luke. Ils grelottent. L'un d'eux se met à chanter, c'est magnifique. Sans retenue aucune, de sa voix, il investit l'espace.

Lors d'une autre tournée de sensibilisation, nous accostons un groupe d'hommes sur un banc, certains sont assis, d'autres couchés, tous face à un soleil bienvenu puisque absent depuis de longues semaines. Ils en profitent pour faire sécher, sur un banc voisin, leurs chaussettes et leurs chaussures imbibées d'eau. Leurs pieds sont blancs, gonflés et l'odeur d'humidité est palpable. Ces bancs semblent leur appartenir, devenant pour un certain temps un séchoir pour l'un des éléments essentiels du transit selon mes interlocuteurs, les pieds. Leurs installations montrent qu'ils sont là depuis déjà un moment.

Un homme installe une bâche bleue contre un arbre du parc Bristol pour s'y coucher, je croise son regard. C'est un moment très embarrassant pour tous les deux. Avec grande difficulté, il effectue des aller-retours pour rassembler ses affaires. Ses pieds, comme figés, ne se fléchissent plus. Tout en me souriant, il baisse les yeux. J'ai compris que mon regard sur lui le gêne. Cette situation témoigne de l'aspect déshumanisant de devoir investir un lieu au regard de tous.

L'ensemble de ces personnes semble habiter ces lieux sans pour autant y avoir un toit. Les rendre familiers caractérise leur façon de les habiter. Comme l'explique Florence Bouillon qui reprend Augé, « l'habiter est ici envisagé comme la construction d'une relation matérielle et symbolique à l'espace, comme la production d'un « lieu anthropologique », chargé d'histoire et d'identité, à partir duquel se construisent des attaches, de la stabilité, de la continuité (Augé, 1992) » (Bouillon, 2009, p.8).

## **La Wash Centre, un refuge dans le transit**

La Wash Centre se situe en plein centre de Belgrade. En bas du marché couvert où nous allons tous les matins chercher les fruits que nous mettons à la disposition des personnes fréquentant la Wash, et en haut des parcs Luke et Bristol, dans lesquels nous effectuons nos tournées de sensibilisation. Ce centre a été ouvert à la fin de l'année

2020, j'ai donc fêté son premier anniversaire. C'est depuis ce lieu que j'ai découvert certaines parties des vies de transit des personnes que j'ai rencontrées.

Une ambiance particulière règne dans le marché couvert où nous nous rendons quotidiennement. La photo ci-dessous montre des fruits et légumes qui brillent sous les quelques rayons d'un soleil du matin encore bas. Au milieu du brouhaha des vendeuses assez âgées qui portent des foulards sur la tête, quelques personnes font leurs courses. Personne ne parle anglais, nous nous débrouillons avec quelques gestes pour demander des kilos de pommes aussitôt enfouis dans des sachets de plastique colorés. À la sortie du marché, nous croisons souvent des habitués de la Wash center qui attendent que nous ouvrons.



Figure 6 : photo prise par Alice Poty, le 27 octobre 2021

### *Une ambiance particulière*

La même odeur nous accueille à chaque fois que nous entrons dans la Wash Centre. Celle du linge humide, d'une certaine moiteur, d'odeurs humaines accrochées aux habits. Ces dernières sont assez spécifiques ; peut-être sont-elles liées à un régime alimentaire spécial ou simplement au voyage ? Une odeur de fumée est également prégnante. La plupart des vestes qui me sont confiées pour la lessive sentent le feu. Ce n'est pas étonnant à l'écoute des récits des personnes en transit qui racontent n'avoir

pas d'autre choix que de dormir dehors au coin d'un feu. Le pashto et le bruit de pommes croquées à pleines dents constituent un bruit de fond presque permanent. La Wash est un petit espace qui ne me semble plus si petit lorsque chacun arrive à y trouver une place. C'est autour du grand bol rouge dans lequel les fruits sont disposés et près du distributeur d'eau que la plupart des personnes sont assises. Très souvent, une file de gens qui attendent de recevoir un ticket pour la douche s'étire jusque sur le trottoir. Ceux qui en possèdent déjà, plus sereins, forment de petits groupes à l'écart, la plupart du temps dehors, sur les escaliers bordant un bâtiment avoisinant la Wash. La photo ci-dessous donne un bon aperçu de l'intérieur de cet espace.



*Figure 7 : photo prise par Diego, le 22 novembre 2021*

À l'automne 2021, l'épidémie de covid-19 bat toujours son plein, nous sommes donc contraints de porter des masques FFP2, la population des personnes en transit étant considérée à risque de faire un covid grave à cause du non accès aux soins dont ils sont victimes. Cela entrave la communication avec les personnes qui n'entendent pas bien ou qui ne comprennent pas bien l'anglais. Lors de fortes chaleurs, le masque rend encore plus irrespirable l'air qui règne dans la Wash. Les personnes en transit ne sont pas spécialement sensibilisées à cette crise liée au covid 19. En effet, peu d'entre eux portent des masques lorsqu'ils pénètrent dans la Wash et quand ils en portent, il est généralement brun de poussière et semble dater d'il y a des mois. Nous proposons donc toujours des masques sur le comptoir face au bureau et obligeons les personnes

à en porter. Nous tentons de leur expliquer l'utilité de cette démarche et, souvent, ils demandent à en emporter quelques-uns dans leur poche ou leur sac de voyage.

« Romania, Germania, border, ... » (extrait carnet de terrain, propos tenu par des utilisateurs de la Wash, 13 octobre 2021)

« Germany, Inchallah » (extrait carnet de terrain, propos tenu par des utilisateurs de la Wash, 16 novembre 2021)

Après les cinq minutes de douche autorisées, la plupart des utilisateurs se retrouvent en bas, assis ou debout, un thé et un fruit à la main. C'est lors de ces moments que les mots, ci-dessus, fusent. Ces hommes échangent à propos de leurs trajectoires et de leurs dernières expériences. Ils s'informent les uns les autres à propos de passages devenus plus compliqués ou d'autres devenus plus franchissables et à propos de nouvelles décisions politiques qui influencent également ces passages. Les personnes en mouvement s'adaptent sans cesse, là où les politiques européennes en matière de migration créent de « nouvelles modalités pour faire de la circulation des personnes un « problème migratoire » » (Canut, Pian, 2017, p.11), les personnes en transit « ne cessent de chercher des solutions, des places, des lieux, des chemins, *entre les langues et entre les discours* » (*Ibid*). Certains se reconnaissent, de loin ou de près, ils se saluent, parfois se serrent dans les bras, et rient. D'autres ont le regard vide et sont seuls. Quelques-uns préfèrent s'isoler et restent accroupis sur le trottoir devant la Wash.

Une après-midi de novembre, un groupe d'hommes est arrivé. Ils viennent de loin, ils sont épuisés. Un des hommes assis dans la Wash depuis quelques heures et prêt à s'endormir se lève aussitôt pour serrer un des hommes du groupe dans ses bras. Ils ont tous les deux les larmes aux yeux et un large sourire s'affiche sur leurs visages. La Wash est aussi un lieu de retrouvailles et de soulagement.

En attendant leur tour pour la douche, ce qui peut parfois durer longtemps, la plupart des utilisateurs appellent leur famille en face time. Une après-midi, un Afghan me demande de dire bonjour à une fille derrière son écran. Il filme ensuite la Wash en racontant des choses avec le sourire. Ce n'est pas le seul. Cela révèle l'importance de l'endroit à leurs yeux.

Un baffle sur le bureau de la Wash diffuse en permanence un fond musical qui s'ajoute au bruit des machines à laver. Début décembre, alors que le froid commence

à bien se faire sentir, un petit groupe de jeunes hommes prend quelques heures de répit dans la Wash. Je propose de mettre une musique de leur choix et l'un d'eux accepte sans hésiter. Dès que la musique commence, toutes les personnes présentes se mettent à sourire et à chanter. Plus tard, ils m'expliquent que le chanteur, Karan Khan, est l'un des chanteurs les plus connus en Afghanistan. La musique permet à ces hommes de se replonger dans leur culture mais aussi de nous la partager. Cela ouvre un moment de rencontre hors du cadre du service que procure la Wash.

« Go game Germany. Romania and Germany » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un des jeunes du groupe, 3 décembre 2021)

Le groupe de jeunes hommes attend la fin de la chanson avant de partir en « game ». Ils sont souriants et semblent détendus. Ils viennent de vivre un moment de répit au sein de la Wash. Ils partent conscients de ce qui les attend dans ce « game ». Effectivement ce n'est pas la première fois qu'ils le tentent. Cécile Canut, que je rejoins, insiste sur le fait qu'il est faux de penser que les personnes en transit n'ont pas connaissance des conditions extrêmes qui les attendent lors de leurs traversées. Et, bien que conscients de ces conditions, elles ne les arrêtent pas : « les voyageurs/aventuriers s'engagent dans leur nouvelle vie les yeux grands ouverts, avec la volonté d'affronter le pire, mais avec l'espoir de renaitre ailleurs, autrement, dans un monde globalisé auquel ils doivent participer » (Canut, 2017, p.15).

On peut parfois observer un lâcher-prise rassurant chez nos utilisateurs. Comme lorsque cette jeune femme syrienne, accompagnée d'un homme plus âgé, est arrivée dans la Wash en marchant difficilement, ses jambes semblant lourdes à porter, ses pieds n'ayant plus aucune souplesse. C'est la première femme en transit que je rencontre à la Wash. Elle porte le voile et est habillée de noir. Seules ses mains et son visage sont visibles. Exténuée, elle s'assied sur une chaise et après avoir bu un thé en silence et le regard vide, elle s'assoupit comme si, ici, rien ne pouvait l'atteindre. L'homme qui l'accompagne semble organiser quelque chose. En effet, il fait des aller-retours entre la Wash et la rue. À son réveil, la jeune femme se tord de douleur. Elle m'explique avoir des douleurs à l'estomac depuis plusieurs jours et que ces douleurs s'aggravent lorsqu'elle mange. Elle boit le verre d'eau que je lui tends avant de disparaître dans la rue avec son compagnon de route qu'elle peine à suivre.

## *Investissement du lieu particulier qu'est la Wash*

« Inchallah see you tomorrow, this is my home here » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un homme en transit utilisateur de la Wash, 7 décembre 2021)

À la fin de la première journée enneigée du mois de décembre, la Wash se vide de ses visiteurs qui se quittent en se serrant dans les bras les uns des autres, certains souhaitent bonne chance à ceux qui partent en « game ». Dans cette mêlée, un jeune m'explique la rencontre avec les compagnons de voyage avec lesquels il transite depuis sept mois: ils se sont rencontrés en prison et sont devenus inséparables. Il fait un cœur avec ses doigts pour imaginer « l'inséparable ». C'est après ce moment fort en émotion qu'il me dit les mots ci-dessus.

La Wash est l'un des rares lieux de Belgrade, si pas le seul, dans lequel les personnes en transit peuvent prendre une pause par rapport à l'insécurité de la vie dans la rue. Cet endroit est également un espace dédié au soin du corps, où se plaindre et se dévoiler est également possible. Par leurs présences physiques mais également par leurs discours et leurs actions, les bénéficiaires de nos services habitent la Wash. Ils investissent ce lieu, qui devient temporairement leur *home*.

« The Wash is our *dunya* » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un habitué, 24 novembre 2021)

C'est une matinée ensoleillée, la Wash est raisonnablement remplie. Un bénéficiaire m'observe intensément alors que je travaille, lorsqu'un habitué me lance les mots ci-dessus de manière très spontanée. Aussitôt, je lui demande la signification du mot « *dunya* ». Il m'explique de manière fière, qu'en turc cela signifie *monde*. Plus qu'un simple refuge, la Wash devient son monde, à défaut pour lui d'être accepté dans le monde du commun des mortels. De retour de notre pause de midi, beaucoup de monde nous attend devant la Wash. Tous nous suivent des yeux alors que nous avançons vers eux. Lorsque je déverrouille la porte, ils m'entourent et s'engouffrent rapidement à l'intérieur. Avoir une place au sein de la Wash a, d'une certaine façon, de l'importance pour ces personnes.

« Aujourd’hui, j’ai compris pourquoi on faisait ce travail, notre utilité. Les voir comme ça m’a fait quelque chose » (extrait carnet de terrain, propos tenu par Diego, 27 novembre 2021)

C’est après une journée assez intense, avec beaucoup de passage à la Wash, que Diego, un des bénévoles, me fait part de ce ressenti. En effet, toutes les personnes en transit présentes ce jour-là investissent le lieu d’une manière particulièrement forte. Je me retrouve moi-même à un moment donné assise par terre à leurs côtés pour les écouter se raconter. Beaucoup se reposent. Un climat d’entraide plane, certains aident d’autres à panser leurs plaies. Nous réalisons l’importance de la Wash grâce à la reconnaissance que nous offrent ses utilisateurs.

### *Une certaine reconnaissance*

De fait, nous recevons énormément de marques de respect et de reconnaissance de la part des utilisateurs de la Wash. Leur manque de soin, de support et d’attention est tel que même pour des petites choses, comme avoir servi une tasse de thé, donné un fruit ou juste pris le temps d’écouter, nous recevons beaucoup de gratitude.

Lors d’une tournée de sensibilisation ensoleillée, en duo avec Laura, nous accostons un important groupe de jeunes hommes. En écrivant leurs prénoms sur les tickets, comme la plupart du temps, nous nous trompons dans leur orthographe : ils sont amusés par la situation et un beau moment de complicité naît entre nous. A chaque ticket distribué, les sourires sont de plus en plus grands et je me sens proche d’eux. Au moment de les quitter, ils s’éloignent en nous faisant un signe qu’ils terminent par une main sur le cœur. La main sur le cœur est un geste posé régulièrement par les utilisateurs, en guise de respect et de remerciement.

« It was a nice shower, thank you so much » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un utilisateur de la Wash, 16 novembre 2021)

« Good feeling » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un utilisateur de la Wash, 24 novembre 2021)

Ces paroles gratifiantes et emplies de reconnaissance me sont adressées par des hommes qui quittent la Wash après leur douche. Il arrive à plusieurs reprises qu'après une douche, les utilisateurs me sourient et me remercient chaleureusement.

Un soir, en sortant de la Wash à la fin de mon service, je croise un groupe d'habitues dans la rue. Nous nous sourions mutuellement. L'un d'eux s'arrête face à moi alors que le reste du groupe continue d'avancer. Il prend ma main et me dit « good girl » et insiste ensuite durant de longues minutes pour me donner de l'argent. Bien entendu je refuse et bien que cette situation me mette mal à l'aise, je me sens reconnue et valorisée dans ce que je fais.

L'ensemble de ces situations révèle les bénéfices que les utilisateurs obtiennent des services reçus à la Wash et l'intérêt qu'ils ont pour ce lieu. Ces moments de vie et de passage, singuliers, font de la Wash un refuge.

Le transit, le no man's land habité par ces humains dans leur voyage peut être défini comme le « non-lieu » que Marc Augé propose ; « un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique » (1992, p.100) et dans lequel l'individu social est invisible et esseulé. Les personnes déplacées sont orphelines d'identité, elle leur est arrachée suite à la fuite des repères qui la fondent tels que la maison, la ville, la famille, le travail et les biens. Comme le dit Pierre-Joseph Laurent, « les réfugiés sont vulnérables car, isolés, ils ont perdu dans leurs déplacements leurs propres repères sociaux » (2008, p.45). Dans ce cadre, la Wash devient un refuge, une zone de droit où l'identité, la relation et même leur histoire peuvent à nouveau exister. En effet, des relations s'y créent, les gens se racontent, une histoire s'édifie. Dans l'espace de la Wash, les utilisateurs se retrouvent entre eux, se reconnaissant entre personnes vivant la même expérience et venant parfois de lieux similaires. Émerge ainsi une communauté dans laquelle chacun peut retrouver une identité.

La Wash est également un lieu au sein duquel des liens emprunts de douceur, de violence, plus ou moins forts et durables se créent.

### III. Des rencontres dans le transit : émergence de relations complexes

#### **Rencontre entre personnes en transit et personnes sans domicile fixe ou ayant un domicile précaire**

Démuni du papier qui définit qui tu es aux yeux des « autres », tu n'es plus rien. Tu te retrouves, comme Léna et Laurent, exclu de la communauté humaine. Ta place devient la rue avec la mise en marge qu'elle comporte. Ces humains, sans domicile fixe ou ayant un logement précaire, qui vivent la rue à Belgrade, se retrouvent au milieu des personnes en transit qui viennent de loin. Ils sont tous dans la rue mais ont dû trouver cette nouvelle place pour des raisons différentes, entre précarité et guerre. Leur rencontre dans des lieux comme la Wash, met en évidence les conséquences qui émanent de cette nouvelle place et qu'ils partagent. La Wash n'accueille pas uniquement des personnes en transit. En effet, les personnes sans domicile fixe et vivant dans la précarité sont les bienvenues et viennent régulièrement au centre qui devient un lieu de rencontre entre les personnes en transit et celles qui, ne fuyant pas, vivent presque dans les mêmes conditions. A ma connaissance et selon mes interlocuteurs de terrain, il n'existe pas à Belgrade d'autre centre qui propose des services similaires à ceux de la Wash pour des personnes vivant dans la rue.

Les personnes vivant dans la rue restent souvent un long moment pour boire du thé, discuter pour, notamment, se sentir entourés et moins seuls. Certains d'entre eux ont besoin de plus d'attention ou d'aide que les autres.

Le 15 décembre je rencontre pour la première fois Léna et Laurent. Léna est gitane et vit avec Laurent, un Français, venu de Paris. Tous les deux parlent français, ce qui me met dans une position particulière. En effet, ils me livrent une grande partie de leur histoire et me sollicitent pour que je leur vienne en aide. Ils me parlent d'une extradition qui serait la cause de leur présence en Serbie. Leur discours est très confus et je n'ai jamais réellement compris la vraie raison pour laquelle ils sont en Serbie. Ils ne sont en possession d'aucune pièce d'identité ni de passeport puisqu'on les leur a volés. Ils tentent de contacter l'ambassade française à Belgrade tous les jours et

dorment dans les rues de Belgrade depuis quelques mois. J'encadre les douches des femmes ce jour-là, ce qui me permet d'échanger quelques mots avec Léna. Elle me confie qu'elle est à bout et qu'elle voit des choses en Serbie, en tant que personne vivant dans la rue, qu'elle n'avait jamais vues ailleurs. Elle me parle de violences policières faites à des personnes sans défense. Une après-midi, Léna et Laurent attendent, assis près du distributeur d'eau, leur tour aux douches. Ils sont dépités. Laurent se décide à venir me parler. Il m'explique ne plus avoir son téléphone et me demande pour utiliser celui de la Wash afin de joindre l'ambassade française. J'accepte. Il essaie plusieurs fois, jusqu'à ce que la personne à l'autre bout du fil lui dise de rappeler dans une quinzaine de minutes. Ces minutes passées, il réessaie, l'ambassade est fermée. Laurent a les larmes aux yeux, il m'explique souffrir de cette situation, ne plus en pouvoir, personne ne prenant sa condition en considération. Il se sent exclu du système, comme s'il ne pouvait jamais retrouver une vie décente. Le manque de reconnaissance de Léna et Laurent dans la société les met dans une position de vulnérabilité extrême. Jean Furtos reprend Freud qui, dans son ouvrage « Malaise dans la culture », aborde la souffrance d'origine sociale comme la pire des souffrances tant elle est difficile à accepter. « La souffrance issue de cette source (les relations avec d'autres hommes), nous la ressentons peut-être plus douloureusement que tout autre... » (Freud, 1929, cité par Furtos, 2011, p.29). C'est dans cette souffrance-là qu'est plongé ce couple qui a besoin de reconnaissance pour exister à nouveau au sein de la société.

### *Des relations pas toujours évidentes*

La cohabitation dans la Wash entre les habitués, qu'ils soient sans domicile ou avec un logement précaire, et les personnes en transit, n'est pas toujours simple. De nombreuses tensions peuvent naître de cette rencontre et des propos racistes venant de la population serbe qui fréquente le centre et de leur incompréhension quant à l'aide que nous portons aux personnes en transit ne sont pas rares.

Une après-midi durant laquelle la Wash est bien remplie, Vincent, un Serbe sans domicile, est assis au pied de l'escalier qui mène aux douches en attendant son tour. Vincent a un tempérament assez calme, beaucoup de tics et du mal à s'exprimer.

Il semble jeune et a des cheveux blancs mi-longs. Il vient toujours seul à la Wash. Ce jour-là, il a un sac à dos noir rempli à craquer. Nour, un jeune homme en transit qui vient régulièrement à la Wash entre ses « game », s'avance vers Vincent. Il pointe du doigt le sac à dos en faisant comprendre à Vincent que ce sac lui appartient. Vincent devient tout rouge et esquisse un sourire gêné. Il semble ne pas tout comprendre. Rapidement, il ouvre le sac à dos et récupère quelques affaires. Nour reprend le sac et les quelques affaires que Vincent a sorties. La scène se déroule en plein milieu de la Wash sous les yeux des nombreuses personnes en transit présentes et dans le silence. Nour est très fâché mais ne s'en prend pas à Vincent. Il nous explique avoir égaré son sac aux alentours de la Wash la veille. Diego qui travaille avec moi ce jour-là, m'explique que si ce genre de situation était arrivée au sein d'un camp, la vie de Vincent aurait pu être en danger. Il semble qu'une loi tacite interdise le vol et prône le respect des démunis entre eux. Le reste de l'équipe présente ce jour-là décide de bannir Vincent du centre.

Romane est une habituée qui vit dans la rue mais qui ne vient pas régulièrement. Âgée d'une quarantaine d'années, elle a de gros problèmes de santé. Elle est très maigre et porte constamment son bras gauche dans une écharpe attachée à son cou. Elle parle très bien l'anglais. Un jour de fin novembre, elle attend son tour pour le créneau de treize heures, celui réservé aux douches des femmes. Assise recroquevillée sur une chaise, elle gémit de douleur. À côté d'elle, Cindy, une autre femme sans domicile, boit un thé en attendant elle aussi son tour pour la douche. La matinée ayant été extrêmement chargée, l'horaire est retardé. Romane se met à pleurer tout en se plaignant de son épaule et de l'attente. Elle est très fâchée, désespérée et triste. Il est impossible de la raisonner. Elle se plaint ouvertement de devoir attendre alors que « eux », elle parle des personnes en transit, ont tous les jours des douches.

Après une matinée, durant laquelle j'ai de chouettes échanges avec les personnes présentes à la Wash, alors que nous voulons prendre notre pause de midi, une femme arrive pour se laver. C'est Émilie, une habituée qui vit dans la rue. Elle est accompagnée d'Adrien, son fils. Ce jour-là, Adrien a un comportement un peu particulier et nous comprenons vite qu'il est alcoolisé. Il observe d'un regard mauvais les hommes en transit présents devant la Wash. Émilie est en train de déposer son linge. Alors qu'ils rentrent à la wash après une tournée de sensibilisation, Mélanie et

Tom voient Adrien sortir un couteau et le brandir contre un homme en transit. Ils l'interceptent directement. Adrien tient des propos racistes, confus. Fort heureusement, l'homme en transit ne réagit pas et la situation ne dégénère pas. Nous demandons fermement à Émilie et Adrien de quitter la Wash immédiatement. L'atmosphère dans la pièce devient très étrange. Il y règne un certain silence et un malaise. Nous sommes tendus et les utilisateurs de la Wash nous regardent avec de grands yeux. Après cet incident, nous nous entretenons avec l'homme concerné par l'agression qui nous assure que ça n'est pas grave et qu'il a appris à ne pas prendre pour lui ce genre de situation. Sur base du « code of conduct »<sup>3</sup>, nous avons banni Adrien de la Wash et ce de manière définitive. Cela ravive les propos racistes d'Adrien qui ne comprend pas pourquoi nous portons autant d'attention aux personnes en transit. Ce genre de décision est très délicate à prendre particulièrement dans le cas de personnes habituées à fréquenter la Wash, puisque nous sommes conscients que ces personnes ne pourront pas trouver de tels services ailleurs.

Ce jour-là, je fais de la sensibilisation avec Sandra. Nous rentrons à la Wash et restons sur le trottoir, au soleil, tant l'affluence est grande à l'intérieur. Nous sommes aux côtés de Morgane et d'Ibrahim qui fument une cigarette. C'est un couple d'habités. Ils ont un toit mais vivent dans une précarité extrême. Morgane a toujours les cheveux attachés, porte des habits près du corps et des chaussures qui montent le long de ses mollets. Elle mâche souvent un chewing-gum et ses yeux sont maquillés d'un noir qui fait ressortir ses yeux bleus. Ibrahim, lui, porte un training et des baskets de sport. Il a les cheveux gominés et constamment une cigarette en bouche. Il est beaucoup plus discret que Morgane qui parle facilement avec tout le monde. Entre eux, ils parlent allemand et Sandra, qui est Allemande, comprend ce qu'ils se disent. Elle m'explique plus tard que Morgane a tenu des propos extrêmement racistes : elle a parlé des personnes en transit comme de déchets, de non-humains, qu'ils n'ont rien à faire là et que le mieux serait qu'ils rentrent chez eux. Ce discours très violent me met

---

<sup>3</sup> Le « code of conduct » rassemble les règles que les utilisateurs de la Wash Centre sont obligés de suivre. Lorsque ce n'est pas le cas et en fonction de la gravité des faits, la personne se retrouve soit dans la liste « jaune » qui signifie que l'on doit veiller à ce que cela ne se reproduise plus, soit dans la liste « orange » qui signifie que l'on doit garder un œil sur la personne et être vigilant, soit la liste « rouge » qui signifie le bannissement définitif de la personne.

une boule au ventre. Sandra et moi décidons de mettre Émilie dans la liste « jaune », sur base du « code of conduct ».

L'ensemble de ces situations met en exergue la complexité de la rencontre entre ces deux publics. Les locaux ont parfois du mal à tolérer l'aide que nous apportons aux personnes en mouvement tant ils se sentent lésés. Effectivement, très peu d'aide leur est accordée, qu'elle soit gouvernementale ou non-gouvernementale et accepter de parfois devoir attendre son tour derrière une personne étrangère et illégale peut être intolérable. Ceci peut expliquer les propos racistes et les réactions disproportionnées envers les personnes en transit.

Les plus démunis de nos sociétés découvrent donc qu'il existe des humains empreints d'encore moins de dignité humaine qu'eux. Bauman rend compte de cette situation et fait un parallèle entre la montée du racisme et de la xénophobie souvent accompagnée de l'arrivée au pouvoir de partis politiques eux aussi xénophobes et racistes et l'immigration telle que vécue en Europe actuellement. Jacinthe Mazzocchetti insiste sur le fait que le racisme qu'elle qualifie de « ressort de la déshumanisation » (Mazzocchetti, 2019, p.83) émerge à l'intersection des imaginaires établis, des paroles véhiculées, des actions sociales aussi bien collectives que individuelles et « des creux de discours (silence, non-dits, ...) » (*Ibid*).

Les discours d'élites jouent également un rôle important dans le maintien des idéaux qui mènent au rejet des autres et au racisme. Jacinthe Mazzocchetti cite Teun. A Van Dijk pour appuyer son propos, « les préjugés socialement partagés sont produits et reproduits de façon collective et collaborative par les membres de groupes sociaux à travers les discours institutionnels dans les domaines de la politique, des médias, de l'éducation, du savoir et de l'entreprise » (Van Dijk, 2005, cité par Mazzocchetti, 2019, p.83).

Bauman reprend la pensée d'Eric Hobsbawm pour rappeler que, pourtant, « (...) la xénophobie et le racisme sont des symptômes, pas des remèdes. Les communautés et les groupes ethniques des sociétés modernes sont destinés à coexister, quels que soient les rêves de retour à une nation non mêlée » (Hobsbawm, 1992, cité par Bauman, 2020, p.85). Les menacés d'exclusion sociale trouvent un refuge facile et rassurant dans des discours tels que, « La France aux Français » que scande Marine Le Pen. Dans ce cadre, « le nationalisme leur offre un « canot de sauvetage » rêvé,

seul à même de restaurer une estime de soi sérieusement entamée ou de la ressusciter (peut-être ?) si elle est déjà anéantie » (Bauman, 2020, p.34).

Les personnes vivant dans la précarité, en constante augmentation à l'heure actuelle, voient l'arrivée des migrants comme une menace qui pourrait faire basculer leur statut social, s'accaparer les services mis à leur disposition, les déposséder de leurs biens et mettre à néant tous les efforts d'une vie.

### *De la douceur et de la compréhension dans l'adversité*

Fort heureusement, on peut également observer des relations, entre personnes précaires et personnes en transit, plus douces et faites de partage et de compréhension.

Romi, un Serbe vivant dans la rue depuis des années maintenant, vient presque tous les jours à la Wash. Il a toujours un sac à dos dont la petite poche du devant à la tirette cassée est attachée à l'aide d'une épingle de sûreté. Il a toujours le même jeans bleu qui serre ses jambes. Il a beaucoup de mal à marcher. Il nous a expliqué être atteint d'un cancer qui se généralise, ce qui explique sa démarche laborieuse. Témoins de la dégradation de son état, nous avons peur pour lui lorsqu'il monte les escaliers pour aller prendre sa douche. Romi est fort concerné par la cause des personnes en transit. A chaque fois, il tente de discuter avec eux. Peu réceptives, les personnes en transit se contentent de lui sourire ou de l'aider à s'asseoir. Il arrive souvent que Romi parle seul et s'assoupisse au milieu des allées et venues. Il partage avec nous des adresses où il est possible de trouver de la nourriture gratuite pour que nous les communiquions aux personnes en transit. Un matin, il vient à la Wash avec un sachet dans lequel il y a un petit pot en carton qui contient le repas qu'il vient d'aller chercher dans un centre de distribution situé près du parc Luke et nous l'offre pour que nous y goûtions. Il s'agit d'une purée accompagnée d'une bouillie de légumes dont l'odeur est surprenante. Chacun à notre tour nous goûtons sous les yeux de Romi qui attend notre avis avec impatience. Nous le remercions chaleureusement pour ce partage.

Mi-décembre, par un temps pluvieux, alors que nous arrivons pour commencer la journée, Romi est déjà là, assis sur les escaliers à proximité de la Wash ; il mange une boîte de thon en nous attendant. Ce matin-là, comme il n'y a que très peu de personnes en transit, nous n'accueillons quasi que des personnes sans domicile fixe. Dans l'après-midi, plusieurs locaux qui viennent régulièrement sont assises à proximité de la Wash et viennent les uns après les autres remplir leur gobelet contenant du café en

poudre avec de l'eau chaude. Ils sont plus ou moins bavards. Une femme, faisant partie de ce groupe, toujours très souriante, est venue nous apporter quelques kumquats pour que nous les partagions avec les personnes en transit. Toujours respectueuse envers ces derniers, elle tient la porte à des personnes qui entrent dans la Wash bien chargées.

Un autre homme qui vit dans la rue, Simon, vient régulièrement à la Wash. Il lui manque la plupart des dents. Il a la peau mate des personnes vivant dehors. Il est assez grand et porte toujours une casquette sous laquelle il est possible de distinguer quelques cheveux gris. Il vient toujours seul. Il ne parle pas beaucoup mais est très souriant. Le lendemain d'un drame au cours duquel de nombreux hommes en transit se sont retrouvés dans un building aux alentours de la Wash, cernés par des policiers violents, Simon est à la Wash. Je reviens d'une ronde de sensibilisation et me poser près de lui. Comme il n'y a pas beaucoup de travail, je m'octroie le temps de m'asseoir quelques instants. Simon vient d'Italie et communique toujours avec nous en italien. Ce jour-là, il se met à me raconter quelque chose d'incompréhensible. Remarquant que je ne comprends pas, il ajoute des gestes à ses paroles et son discours fait sens. Il me raconte le drame de la veille, il a assisté à la scène. Il fait de grands yeux, il semble choqué. Très concerné par ce qui s'est passé, il me raconte les faits comme si nous ne les connaissions pas et qu'il était impératif que quelqu'un nous mette au courant. Je bouge ma tête de haut en bas avec un air triste en guise de réponse. Il comprend que je sais. Il est appelé à prendre sa douche, ce qui rompt le silence de cette fin de conversation.

Ces moments d'humanité et de solidarité, désintéressés, sont puissants et impressionnants. Ces personnes ont une vision des choses qui va bien au-delà de leur propre misère ; ils se sentent concernés par la cause des personnes en mouvement qui sont de passage dans leur ville et avec qui ils partagent les rues de Belgrade.

## **Des réfugiés d'ici et de là**

Parmi les personnes en transit que je rencontre, certaines vivent à Belgrade depuis un certain temps et tentent moins de partir en « game ». Ces gens se sont enlisés dans un nouveau quotidien créé à partir du temps de transit trop long passé à Belgrade.

Ils perdent l'espoir de repartir. Trop installés dans ce quotidien précaire, il devient compliqué pour eux de rassembler l'ensemble des conditions nécessaires à un départ. Cette forme d'ancrage peut être influencée par l'âge des personnes en transit et parfois par leur expérience migratoire antérieure. Il est clair que « la frontière n'est pas toujours facile à entrevoir entre ceux qui sont disposés à affronter n'importe quel risque pour continuer la route et ceux qui hésitent et s'installent dans le provisoire » (Bredeloup, 2013, p.54). La plupart des personnes ancrées depuis plus ou moins longtemps à Belgrade sont algériennes ou marocaines. Tous ceux que je rencontre sont des hommes. Ils habitent des squats et vivent en bande. Les raisons de leur passage plus ou moins long à Belgrade sont généralement différentes de celles des Afghans par exemple. En effet, la plupart d'entre eux ont quitté leur pays parce qu'ils sont recherchés pour avoir commis des actes illégaux. J'observe une réelle différence entre les comportements de cette population de réfugiés-là et celle composée de personnes venant d'ailleurs. Les réfugiés venant d'Afrique du nord sont régulièrement blessés suite à des bagarres et sont la plupart du temps alcoolisés ou sous influence de drogue lorsqu'ils viennent à la Wash. On retrouve beaucoup moins ces comportements au sein de la population de réfugiés venant du Moyen-Orient et dont les histoires sont sensiblement différentes.

Mathéo, un mineur marocain, est venu à la Wash début octobre, les jambes remplies d'entailles à la suite d'une bagarre à coups de couteau. Ces blessures sont gravement infectées. Il parle français et m'explique donc comment cela est arrivé. Assis sur la chaise en plastique vert qui se trouve à côté de la porte d'entrée de la Wash, il me raconte avoir été attaqué par un groupe de réfugiés qui vit dans un squat. Ces derniers voulaient ses habits. En me racontant cette histoire, il a les larmes aux yeux et se tient la tête entre les mains. Il ne relève la tête qu'une fois appelé pour la douche. Son corps semble lourd et difficile à porter. Une autre fois, il vient à la Wash accompagné d'Isam. Tous les deux sont sous influence de drogue. Ils sont très difficiles à gérer, n'ont pas beaucoup d'équilibre et parlent de manière confuse. Mathéo prend trop de temps dans la douche, pénalisant ainsi les personnes en transit qui attendent leur tour. C'est compliqué de le faire sortir de la douche. Isam, qui ne prend pas de douche, l'attend dehors en fumant une cigarette. Dans la rue, un chauffeur décharge le coffre d'une camionnette de livraison en stationnement. Isam se trouve à la portée du véhicule et en profite pour ouvrir la porte côté conducteur et voler un

maximum de choses, avant qu'un commerçant de la rue ne le voie et crie après lui. Revenu à la Wash quelques minutes plus tard, nous essayons de lui expliquer que nous ne pouvons pas tolérer ce genre de comportement. Isam ne veut rien savoir et se moque de nos remarques. Il est désabusé et fait mine de s'en foutre lorsque nous mentionnons le fait que nous pouvons appeler la police. Mathéo enfin descendu de sa douche, ils commencent à se disputer à propos d'un téléphone ; c'est assez compliqué à comprendre puisque dans leur énervement, ils mélangent le français et l'arabe. Après de nombreuses tentatives et un peu d'exaspération, je parviens à les faire sortir de la Wash. Quelques heures plus tard, Isam est de retour et essaye à nouveau d'ouvrir des voitures devant la Wash. Je lui fais bien comprendre qu'à l'avenir, il ne peut plus venir à la Wash et même s'il n'est pas en état de comprendre, il s'éloigne.

Puisque la plupart d'entre eux parlent français et que je suis la seule à parler français parmi les bénévoles, je crée une relation particulière avec eux, des liens plus forts se tissent inévitablement. C'est toujours à moi que s'adressent voire se confient Mathéo, Mehdi, Amir ou encore Adel. Je suis donc la seule à avoir connaissance de leurs aventures qui sont très souvent des mésaventures, ce qui est parfois pesant. Mehdi, un Algérien de quarante-cinq ans ne parle qu'à moi. Il fait partie de "la bande d'Amir" comme nous nommons les Algériens qui sont souvent avec ce dernier. Amir est grand et imposant et semble à chaque fois « gérer » les hommes avec qui il vient à la Wash. Mehdi se confie à moi, notamment à propos de sa maman qui est en train de mourir en Algérie. Il est d'autant plus triste qu'il lui est actuellement impossible de contacter sa famille, son téléphone ayant été cassé par des policiers. Avec le temps, une relation de proximité s'est installée entre Mehdi et moi. Il n'est pas un utilisateur de la Wash des plus exemplaire mais reste pleinement un sujet « qui « fait avec » le poids du passé et des discriminations, qui crée des contre-mondes comme une force, une résistance assumée » (Jamouille, Mazzocchetti, p.314, 2011). Mehdi est très régulièrement sous influence d'alcool. Un jour où je suis absente, il est saoul et agresse Lore qui gère la Wash ce jour-là. Cela lui vaut d'être banni du centre. Mehdi se sent trahi et a beaucoup de mal à accepter cette décision. Il m'explique être conscient d'avoir été trop loin mais que c'est normal qu'il soit de temps en temps alcoolisé. Sans ça, tu ne survis pas, me dit-il. L'alcool devient une stratégie de survie dans un contexte où l'avenir est incertain et le présent précaire. Il aide à combattre le froid et la solitude. La consommation de drogue et la précarité dans laquelle sont plongés ces humains sont inévitablement liées et comme le précise Pascale Jamouille, l'une et l'autre « se

renforcent mutuellement sur le mode d'interdépendance » (2000, p.221). Dans ce cadre, la vie de ces hommes devient un enchaînement de lendemains flous et se creuse d'un temps de séparation d'avec leurs proches qui s'éternise. « Prisonniers d'un espace migratoire qui se referme sur eux, ils peuvent aussi s'enliser » (Bredeloup, 2013, p.27).

Fin octobre, alors que nous sommes sur le point de fermer la Wash, un groupe de cinq Algériens arrive pour prendre une douche. Ils viennent de tenter de partir en game et se sont fait refouler vers Belgrade. L'un d'eux parle bien français. Tout en mangeant un durum du kebab du parc Luke, il m'explique venir de Belgique et plus précisément de Liège, qu'il a été contraint de fuir, parce qu'il y est recherché pour tentative de meurtre. Deux d'entre eux nous supplient de prendre une douche et puisque nous n'avons pas encore nettoyé l'étage, nous acceptons en leur demandant de se dépêcher.

De passage dans le parc Luke lors d'une tournée de sensibilisation, Laura et moi rencontrons un Syrien qui parle avec deux hommes, debout face à eux. Il semble leur expliquer des choses lorsque nous intervenons pour leur proposer des tickets. Le Syrien nous répond ne pas en avoir besoin. En effet, il vit à Belgrade depuis presque un an parce qu'il n'a plus assez d'argent pour aller jusqu'en Allemagne. Il fait des petits boulots pour gagner un peu d'argent et vit dans un petit appartement. Il nous raconte que sa vie à Belgrade est plutôt tranquille, pas pire qu'ailleurs. Sa manière de nous expliquer sa situation trahit une envie d'aller ailleurs engloutie dans l'attente. Ce Syrien attend d'amasser la somme d'argent nécessaire pour pouvoir partir. De manière générale, les attentes jalonnent les parcours migratoires. Celles-ci peuvent être « l'attente du bon moment pour partir (Gaibazzi, 2012), (...) attente imposée par les administrations d'un passeport et d'un visa, ou encore attente de la bonne occasion pour franchir la frontière clandestinement (Pian, 2009) » (Le Courant, 2014, p.3). Stefan Le Courant insiste sur le fait que les politiques qui encadrent les migrations participent à l'accroissement de ces attentes.

Le Syrien sert de traducteur pour les deux hommes qui sont avec lui et qui ne parlent pas l'anglais. Il nous explique que ces hommes sont Turcs et qu'ils vivent de manière temporaire dans un hôtel avec « les Turcs ». Il nous précise que c'est trop dangereux de dormir ailleurs parce que les Algériens volent les téléphones. Les deux turcs sont détachés de la conversation, leur esprit semble ailleurs. On remarque une

certaine méfiance envers les Algériens qui ne sont pas bien vus. Après cet échange, nous sommes parties terminer notre tour.

## **La réaction des citoyens serbes face aux personnes en transit**

Bien que certaines exceptions existent, la grande majorité de mes observations aux alentours de la Wash quant aux relations entre les personnes en transit et les citoyens serbes, qu'ils soient commerçants ou simples passants, ne sont pas des plus simples.

Très souvent, beaucoup de personnes en transit se tiennent sur le trottoir devant la Wash. En effet, la Wash est un endroit exigu, il n'est donc parfois pas possible que tout le monde reste à l'intérieur. Les gens attendent leur tour dehors et comme la surface de trottoir devant la Wash n'est pas large, les personnes en transit se retrouvent inévitablement sur la devanture de la boucherie avoisinante.

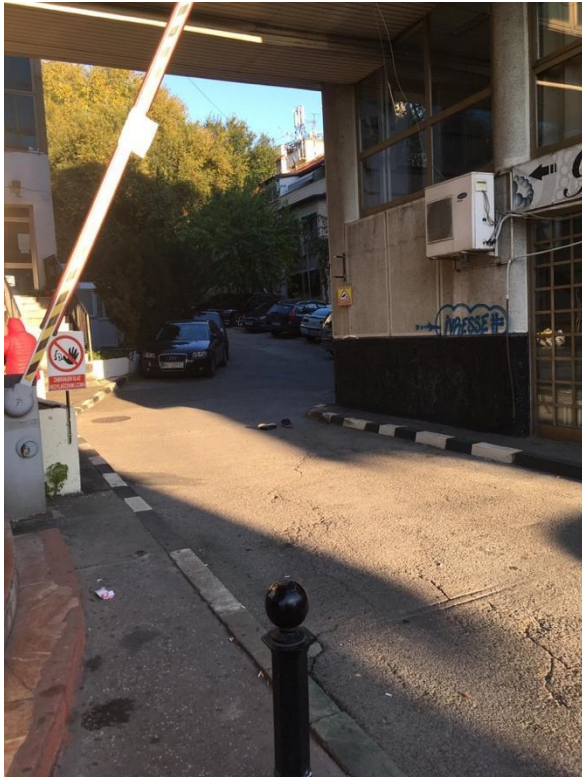


*Figure 8 : photo prise par Alice Poty, le 15 décembre 2021*

Il est possible de visualiser la situation décrite ci-dessus grâce à cette photo. La boucherie se distingue par la tête de cochon dessinée sur sa façade. Il faut l'imaginer jaune flash. La Wash est le bâtiment juste à sa gauche où la porte est semi ouverte. La bouchère refuse qu'il y ait, ne fuisse qu'une personne en transit, devant sa boucherie.

Elle affirme que ces derniers font fuir sa clientèle. A longueur de journée, elle les chasse comme s'ils étaient des animaux. Nous la soupçonnons d'appeler parfois la police. Elle est venue nous demander de prévenir chaque personne en transit de ne pas rester devant son magasin.

Il arrive assez souvent qu'un fourgon de police stationne dans la rue de la Wash, attendant que des policiers y amènent des personnes en transit. Un jour, dans notre rue, la police est en train d'embarquer des hommes en transit. Face à la scène, des étudiants mais aussi des adultes assis sur les marches d'un bâtiment situé face à la Wash restent impassibles ; aucun d'eux ne s'y oppose ou ne s'indigne. Ils semblent indifférents à la situation comme si elle faisait partie de leur quotidien. Souvent, ces rafles laissent les traces du passage des personnes en transit aux abords de la Wash. En effet, elles n'ont pas toujours le temps de prendre avec elles les affaires qu'elles viennent de récupérer à la Wash et qui n'étaient pas encore rangées dans leur sac. D'autres abandonnent volontairement des affaires qu'elles jugent devenues inutiles. Cette photo est un exemple de ces situations. Selon moi, sa symbolique est forte : des chaussures abandonnées se trouvent entre un panneau qui indique que passer là est interdit et un autre qui indique la présence d'une caméra de surveillance. C'est un peu l'entre-deux dans lequel sont prises les personnes en transit.



*Figure 9 : photo prise par Alice Poty, le 28 octobre 2021*

Pendant une pause de midi, Laura et moi attendons notre repas devant le kebab à proximité du parc Luke. À ce moment-là, Mehdi et un de ses compagnons passent derrière nous sans nous remarquer. Ils se dirigent vers le parc Luke. Tous les deux portent des habits foncés et ont un air grave. Ils semblent savoir ce qu'ils font et où ils vont. Le gérant du kebab, qui est en train de nous servir, les remarque et nous explique qu'en tant que touristes nous devons faire très attention parce que, selon lui, les Marocains et les Algériens sont organisés pour voler. Laura et moi ne réagissons pas à cette remarque et mangeons notre kebab en silence.

Les frontières s'étirent, se matérialisent à l'intérieur même des pays et sont régies par un nombre croissant d'intervenants. Monsieur et madame tout le monde intègrent les logiques de filtrage et ne tolèrent pas la présence de personnes en transit dans leur entourage. Ce phénomène explique pourquoi certains réfugiés sont devenus hostiles et prudents face aux citoyens des pays dans lesquels ils arrivent car « il devient difficile de se lier quand la distinction entre un soutien et une personne hostile est aussi malaisée. L'emprise policière se fraye ainsi un chemin jusque dans les sphères les plus

intimes, elle introduit la frontière jusque dans les relations les plus personnelles » (Barnier, Casella Colombeau, Gardesse, Guenebeaud, Le Courant, 2019, p.62).

## **Organisation et entraide entre personnes vivant le transit**

À de nombreuses occasions, j'ai pu remarquer de la solidarité entre les personnes en transit et la mise en place d'une organisation qui prend chacun en compte. Bien évidemment, je n'ai pas pour but d'édulcorer la situation en mettant en avant les petits bouts de lumière qui sont représentatifs d'une force de vie impressionnante chez les personnes dont je parle.

À l'occasion d'une tournée de sensibilisation un jour de grand froid, nous sommes entrés, Martin et moi, dans la gare des bus. Là, nous avons rencontré un groupe composé d'une quinzaine de garçons, dont des mineurs. Deux femmes les accompagnent. Tous viennent de Syrie ou d'Irak. Ils nous expliquent ne plus s'être lavés depuis plus de dix jours et avoir très faim et acceptent nos tickets avec grand plaisir. Très excités, ils ameutent le reste du groupe assis un peu plus loin. L'un d'eux nous demande plusieurs tickets parce que des amis vont les rejoindre. Il arrive très souvent que lors de la distribution des tickets pour les douches, certaines personnes du groupe nous demandent plus de tickets pour des amis qui ne sont pas présents. L'homme qui me demande plusieurs tickets parle très mal anglais et utilise ses doigts pour imager le terme « amis » ; il frotte ses deux index l'un contre l'autre d'avant en arrière. Tous nous remercient chaleureusement. Malheureusement, aucun d'entre eux n'est venu à la Wash prendre une douche.

De passage dans le parc Bristol, avec Lore, lors d'une autre journée de sensibilisation début novembre, nous rencontrons un important groupe d'hommes en transit composé de mineurs et d'hommes plus âgés. Ceux qui sont assis se lèvent, et tous nous entourent, esquissant un grand sourire. L'un d'eux hausse légèrement la voix pour demander aux autres de baisser d'un ton afin que Lore et moi puissions prendre la parole. Nous leur expliquons les services qu'ils peuvent trouver à la Wash. Ceux qui parlent un bon anglais nous expliquent qu'ils ne peuvent pas accepter nos tickets parce que leur groupe n'est pas au complet. Ils nous expliquent être inquiets pour des amis qu'ils n'ont plus revus depuis un moment et veulent les attendre pour décider

ensemble de ce qu'ils vont faire. Peut-être que c'est partir en « game », passer la nuit dans un camp ou prendre une douche à la Wash. Peu importe, il est indispensable qu'ils se rassemblent et qu'ils prennent une décision commune. Cela nous impressionne car ce groupe d'à peu près trente personnes ne laisse personne de côté et fait preuve d'une capacité à prendre des décisions en commun. L'un d'eux me demande le jour et l'heure. Il a perdu toute notion de temporalité. En effet, Sylvie Bredeloup nous apprend « que, exclus de la vie en société, désaffiliés, les personnes en transit perdent la notion du temps comme si leur horloge interne s'était détraquée, arrêtée » (2013, p.26).

Un groupe de Syriens à qui nous proposons des tickets a la même réaction. Ils prennent quelques minutes, en s'éloignant de nous, pour discuter et écouter tout le monde afin de décider s'ils acceptent ou non les tickets pour une douche.

Au sein de la Wash les situations d'entraide sont assez habituelles.

En attendant ses amis qui prennent une douche, un jeune homme m'aide à communiquer avec d'autres personnes en transit qui ne parlent pas l'anglais. La plupart des personnes en transit avec une bonne maîtrise de la langue anglaise, viennent de manière spontanée nous aider à établir une communication sensée avec ceux qui n'ont que très peu voire aucune notion d'anglais. En outre, le jeune homme distribue le thé aux personnes présentes dans la Wash. Ce jour-là, le stock de thé est bas mais personne n'en est privé parce que, une fois le thé de l'un prêt, son sachet passe dans le gobelet de l'autre.

Cette solidarité est également présente dans les soins. Il arrive que beaucoup de personnes se retrouvent en même temps dans la Wash, il est donc parfois compliqué de répondre aux besoins de chacun. Dès lors, lorsqu'il s'agit de plaies à panser, les personnes en transit se soignent entre elles : une personne porte le matériel de quelqu'un en train de désinfecter sa blessure ou même une personne soigne la blessure d'une autre. Cette entraide est très spontanée et s'exerce même entre de parfaits inconnus.

Très souvent, ceux qui connaissent la Wash et y viennent régulièrement, y amènent de nouvelles personnes.

Lors d'une journée pluvieuse de novembre, beaucoup de personnes en transit viennent s'abriter dans la Wash. Nombre d'entre eux sont souriants. Un groupe de cinq

jeunes hommes attend pour les douches. Je les appelle un à un lorsque leur tour arrive mais ils laissent passer en premier lieu ceux qui en ont le plus besoin. Un homme, seul, demande à l'un d'entre eux de garder son sac le temps de sa douche ; le jeune accepte directement.

Une fin de journée, beaucoup de personnes en transit prévoient de partir en « game » et plusieurs personnes attendent leur tour pour la douche. Une tension plane dans la Wash. Trois hommes viennent vers moi pour me signaler que leur bus vers Subotica démarre une vingtaine de minutes plus tard et qu'il faut qu'ils prennent leur douche maintenant pour espérer pouvoir le prendre. Je me trouve dans une position délicate étant donné que d'autres personnes censées prendre leur douche avant eux, attendent leur tour. Je leur suggère donc de s'arranger entre eux et la négociation se déroule sans problème. Les garçons de l'autre groupe lèguent leurs places avec plaisir, les trois hommes ont pu prendre leur douche et partir à temps pour attraper le bus.

Lors d'échanges de personnes en transit à propos de leur parcours, des conseils de routes à prendre ou d'endroits dont il faut se méfier, fusent. A l'inverse d'être en compétition pour atteindre l'Union Européenne, les personnes en transit s'entraident et se conseillent.

« You can help each other! » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un homme en transit, 15 décembre 2021)

Le début du mois de décembre est glacial. Nous devons faire les tournées de sensibilisation munis de gants. Le quinze décembre, nous sommes chargées de la sensibilisation, Laura et moi. Nous sommes en train d'écrire le prénom d'un homme en transit sur un ticket tout en l'encodant dans notre téléphone, avec des doigts semi gelés, lorsqu'il nous dit les mots ci-dessus. Laura tient donc mes gants et m'épelle les prénoms pendant que je les encode sur le téléphone.

Cette culture de l'entraide semble être inhérente au parcours de transit. « Car les temps du transit, ce sont aussi les temps de nouveaux apprentissages, la découverte de l'altérité, parfois celle de nouvelles solidarités circonstancielles » (Bredeloup, 2013, p.55). Les solidarités relevées s'expriment aussi bien dans de petites choses que dans des choses plus importantes. Le contexte de déliaison sociale dans lequel sont plongés les réfugiés les pousse à s'organiser, à créer ou utiliser des supports sociaux,

tels que des cercles de personnes bienveillantes et protectrices, des espaces de subjectivisation, de relations transculturelles et de solidarité qui conviennent à tous pour faire émerger une entraide. Pierre-Joseph Laurent met en avant, à partir de ses connaissances de la société mossi du Burkina Fasso, que les situations d'inhumanité sont toujours transitoires étant donné que, plongés dans une insécurité croissante, les groupes humains relégués aux marges et concernés par des situations déshumanisantes, recréent et parfois inventent des tissus sociaux denses ou mettent en place des stratégies qui leur permettent de recréer des repères autour d'eux. Repères qui dans le cas de ces humains en transit se traduit par des regroupements, du soutien et de la solidarité. C'est dans ce sens que ce groupe humain peut créer une société singulière qui reste malgré tout en marge de la société dans laquelle elle s'inscrit.

#### IV. Insécurité et violences

Le no man's land que ces humains habitent est en quelque sorte une zone de non-droit. Les agressions physiques sont des événements avec lesquels ils doivent négocier. La police n'est pas là pour entendre les plaintes et est bien souvent elle-même responsable d'actes violents. Ces hommes sont devenus réfugiés et dans le même temps, plus assez humains pour entrer dans le système qui confère des droits aux humains. Une rupture avec le passé et tout ce que cela engage va de pair avec le départ en migration. Ces humains perdent les droits qu'ils avaient dans le pays qu'ils ont décidé de quitter sans qu'ils leur en soient reconnus de nouveaux dans les pays qu'ils traversent et dans lesquels ils se trouvent en situation d'irrégularité. On observe, en ce qui concerne les violences policières, « une division du monde social entre ceux qui sont confrontés à ces violences et ceux qui ne le seront probablement jamais » (Fassin, 2011, p.177). Les violences, aussi bien physiques que psychologiques, administrées aux réfugiés par certains policiers sont nombreuses. J'ai l'occasion d'en prendre connaissance et conscience.

#### **Omniprésence policière**

La plupart des étrangers en transit que je rencontre ont fait face un jour à la police ; négocier avec l'institution policière est devenu partie prenante de la vie de ces

humains en mouvement. Je suis témoin de nombreuses situations. J'observe, écoute ou encore vis cette omniprésence policière dans le quotidien de mes acteurs de terrain, que ce soit dans des situations proches de la Wash ou aux frontières bordant la Serbie. Il me semble important de mentionner le caractère précis des faits relatés qui sont tous des expériences singulières. Il s'agit de certains policiers dans certains contextes. Toutefois, j'aimerais ouvrir la discussion sur l'aspect étatique et systémique des violences policières. En effet, « d'un point de vue sociologique – et donc au-delà du cas particulier français - la violence est en effet constitutive du rôle même de la police. Dans les sociétés modernes, c'est à la police que l'État délègue son, « monopole de la violence physique légitime », selon la célèbre formule de Max Weber » (Fassin, 2011, p.192).

« Police, big problems » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un jeune homme en transit, 16 octobre 2021)

Ces mots fusent de la bouche des jeunes hommes en transit que je rencontre en remontant à la Wash après une tournée de sensibilisation. Ils se trouvent à deux pas de la Wash et forment un assez grand groupe. Ils ont l'air d'avoir atteint leur majorité il n'y a pas si longtemps. Tous en même temps, ils essaient de m'expliquer, dans un anglais mélangé à du pashto, que la police ne leur apporte que de gros problèmes, partout et tout le temps. Alors que je tente de comprendre leurs propos assez confus tout en leur remettant des tickets pour les douches, un policier marche dans notre direction. Dès que les jeunes le repèrent, sans crier gare, ils détalent en me laissant en plan avec mes tickets. Visiblement, ils ont intégré la réaction à avoir à la vue de la police, c'est presque devenu un réflexe. Cela laisse imaginer quels événements négatifs en lien avec la police ces hommes ont dû vivre auparavant.

### *Les parcs*

La présence policière est très forte dans les parcs.

Lors d'un passage dans le parc Bristol dans le cadre d'une journée de sensibilisation, notre attention est attirée par une voiture de police qui longe le parc. Notre premier réflexe est de jeter un regard vers les réfugiés en transit que l'on vient de croiser dans ce même parc. Deux d'entre eux, assez jeunes, tournent le dos aux

policiers qui se dirigent vers eux. Un sentiment d'impuissance me submerge. Les agents les attrapent, les font s'agenouiller et baisser la tête avec une force démesurée vu que les deux jeunes hommes ne montrent aucune résistance.

Une autre fois, alors que nous distribuons des tickets pour les douches à un groupe dans le parc Luke, l'ensemble des réfugiés présents dans le parc s'agitent. Il ne faut pas beaucoup de temps pour que l'on se rende compte que cette agitation est due à la présence de policiers. En effet, trois policiers arrivent au loin de manière volontairement discrète. Tout le monde se met à courir, « exactement comme quand tu marches au milieu de pigeons dans un parc, ils s'envolent » (extrait carnet de terrain, 26 octobre 2021). Au même moment, les trois policiers se mettent à courir comme si leur vie en dépendait. Ils passent devant Tom et moi qui assistons à la scène bouche bée. Les agents de police esquissent un sourire, comme s'ils s'amusaient de la situation. Ils n'ont pas beaucoup de mal à attraper trois réfugiés un peu plus lents. Un combi de police a suivi la cavale, déjà prêt à embarquer ceux qui sont rattrapés. Un des trois réfugiés est maintenu au sol comme s'il avait violemment riposté ; il n'en n'est pourtant rien, une fois de plus. Dans un des chapitres du livre, « Enfermés dehors : enquête sur le confinement des étrangers », Chowra Makaremi fait un état des lieux sur les procédures de renvois forcés des réfugiés dans leur pays. Elle parle des violences qui accompagnent les escortes jusqu'aux avions et de techniques d'immobilisations plus inhumaines les unes que les autres. Cela fait écho aux scènes d'accompagnement des personnes en transit jusqu'aux vans bleus, par les policiers serbes, et aux immobilisations démesurées dont sont victimes ces humains auxquelles j'ai assisté. Leur force de réagir d'une quelconque manière leur est enlevée, « (...) vous êtes à la merci de celui qui vous escorte » (Makaremi, 2009, p.41). Dans ce cadre, l'obligation pour ces personnes de monter dans ces fourgons dans lesquels ils sont maintenus de force « se transforme en un déploiement rigoureux, minutieux, « régulé » de neutralisation. Face à cette mécanique impersonnelle et consciencieuse (puisque dosée pour ne pas tuer), l'étranger à tenir à distance (« l'éloigné ») est un être d'émotions et de dépense, dont « l'état d'excitation » présente un danger » (Makaremi, 2009, p.50).

Il est clair que la violence qui est perpétrée par la police « s'exerce de façon radicalement et institutionnellement inégale » (Fassin, 2011, p.205) entre d'une part, les policiers à qui l'usage légitime de la force est accordée et qui leur est réservée et

d'autre part, les personnes en transit qui subissent une contrainte physique et sur qui pèse une menace indirecte en cas de riposte. Ces derniers se retrouvent « structurellement inférieurisé : il est tenu de se soumettre, sa riposte ou sa révolte éventuelles ne pouvant qu'amener une soumission plus profonde encore » (*Ibid*). Les violences dont il est question dans cette monographie sont généralement unilatérales. Elles sont également ciblées car elles concernent particulièrement des hommes jeunes dont l'apparence trahit le statut de personne en transit, c'est-à-dire, illégal.

C'est dans les rues, les parcs et les interstices de Belgrade que la police effectue sa « chasse » aux réfugiés en transit dans leur ville.

Durant un tour de sensibilisation, après avoir assisté à l'embarquement de plusieurs réfugiés dans un combi de police où plusieurs jeunes hommes sont déjà présents, nous assistons, Sandra et moi, à une ruse mise en place par deux agents de police. Nous croisons, en effet, à nouveau un réfugié de la bande qui vient de se faire embarquer ; il vient à peine de s'asseoir sur le banc où il a oublié sa veste qu'un des deux policiers l'attrape par derrière. Après avoir assisté à cette scène, nous décidons de nous diriger vers la sortie du parc. Sur notre chemin, nous croisons un nouveau groupe de réfugiés qui va vers le parc. Discrètement, nous essayons de les prévenir de la présence policière juste derrière nous. Le policier nous suit, en profite pour faire un « râteau » pour rassembler ce groupe un peu plus loin que la sortie du parc, là où une voiture de police attend. Nous nous retrouvons prises dans le piège tendu aux réfugiés, mais, contrairement à eux, nous pouvons continuer notre route.

Les parcs constituent les lieux dans lesquels les personnes en transit trouvent l'opportunité de se reposer mais dans lesquels, finalement, ils ne sont jamais tranquilles.

Pour mon cinquième jour à la Wash, il y a énormément de monde. Après notre pause de midi, nous reprenons nos postes. Ce jour-là, je m'occupe de la réception des habits destinés à la lessive, je fais donc face aux vitres qui donnent sur la rue. Je suis surprise par la course d'un important groupe d'hommes réfugiés dans la rue face à la Wash. Ils sont coursés par deux policiers. Nous sortons tout de suite dans la rue pour suivre du regard ce qui se passe. Les deux derniers réfugiés se font attraper. Un combi bleu et noir déboule à toute allure, sirène hurlante. Les deux policiers empoignent les deux jeunes hommes pour les faire entrer dans le combi. Ceux-ci s'efforcent de

montrer leur carte d'accès au camp, ce qui est censé légitimer leur présence dans la ville. Les agents de police ne veulent rien entendre ni voir et c'est avec beaucoup de violence et de brutalité qu'ils les jettent littéralement dans le combi. Certains des réfugiés qui ont fui ont semé des affaires sur la route. Avec l'aide d'un commerçant de la rue qui a assisté aux faits, nous récupérons ces affaires et les mettons en sécurité dans la Wash. Cette scène me fait penser au jeu du chat et de la souris ; les uns fuient pour leur survie alors que les autres les pourchassent sans aucune pitié.

### *Un jeu*

La relation entre les réfugiés et la police a un côté un peu absurde. En effet, celle-ci s'apparente parfois à un jeu. J'ai pu observer des policiers rire avec des réfugiés alors que ceux-ci sont entassés dans la cage du combi de police et souvent, les personnes en mouvement me donnent l'impression que leur transit s'apparente à un jeu, tant ils ont un sourire, rigolent presque, lorsqu'ils parlent entre eux de la police et du passage des frontières.

L'effet de la présence policière sur les réfugiés dans les parcs est toujours le même : ils s'échappent, ils courent le plus vite et le plus loin possible. C'est une agitation qui se remarque. Nous faisons face au parc Luke, Sandra et moi, lorsque tout à coup, un certain nombre de réfugiés sortent du parc, courant dans tous les sens. Dans le même temps, on observe un van de police longer le parc. Nous sommes dans le parc Bristol, séparé seulement par une route du parc Luke, ce qui nous permet d'observer la scène de loin. Un groupe de réfugiés présent dans le parc Luke arrive dans le parc Bristol, tous se cachent derrière le kiosque abandonné. Un autre groupe, qui tente d'atteindre le parc Bristol, se fait intercepter par la police. Les « sains et saufs » semblent s'amuser de la situation qui paraît être un jeu pour tout le monde.

La gestion de la présence de réfugiés à Belgrade est presque exclusivement constituée d'interventions policières souvent violentes au point que certains groupes de réfugiés se cachent dans des espaces où ils peuvent se cacher. Le fait de n'avoir d'autre choix que de devoir se rendre le moins visible possible est très déshumanisant.

Le comportement des personnes en transit et de la police m'apparaissent comme un jeu caractérisé par des évitements et des affrontements incessants. Il y a continuellement une certaine tension.

## *La Wash*

Avec l'omniprésence policière, la fonction « refuge » de la Wash est exacerbée. Souvent, des réfugiés se cachent à l'intérieur de la Wash et jettent des coups d'œil sur le côté du rideau pour vérifier que la voie est libre avant de repartir.

Ces humains en transit sont constamment sous le contrôle de la police. Ou du moins, la police essaye de les avoir sous son contrôle. La police les informe des sanctions qu'ils peuvent encourir par le biais de flyers. Ces informations s'apparentent plutôt à des menaces. Un jeune Afghan est venu à la Wash me demander de lui expliquer la signification des informations sur un flyer qu'un policier lui avait donné. Je réussis à décrypter quelques lignes. Il y a une liste avec le montant des amendes liées à tel ou tel acte, comme passer les frontières illégalement, voler un citoyen serbe ou encore être en possession d'un couteau ou d'un fusil. Ce type de flyers met en lumière la stigmatisation dont sont victimes les personnes en mouvement, renforçant la place particulière qu'ils occupent et l'image négative qu'ils véhiculent.

De plus, les politiciens n'hésitent pas à diffuser l'idée du réfugié terroriste. Dans ce contexte, les amalgames sont faciles. Des événements comme l'attentat des tours jumelles le 11 septembre 2001 profitent à certains politiciens. La porte à la stigmatisation des étrangers et à des discours audibles pour un peuple en recherche de coupables est ouverte. Les politiciens durcissent les politiques migratoires, portent des discours de haine basés sur des stéréotypes menant à l'intolérance et au rejet de l'Autre. Bauman donne l'exemple de la campagne électorale qui opposait Chirac et Jospin en 2002, pour montrer que c'est en se vantant de pouvoir mener des politiques drastiques contre la délinquance et l'immigration, terreaux de la criminalité, que ceux-ci se disputèrent des voix. A cette époque, c'est aux jeunes de banlieues « ethniquement étrangères » (2004, p.146) que s'adressent ces mesures. « Rejetée sur les immigrés - les étrangers, nouveaux venus et surtout nouveaux venus parmi les étrangers – la faute de tous les aspects du malaise social (précarité, insécurité) devient vite une habitude globale » (2004, p.147). Cette accusation s'accompagne de bien d'autres, comme avancer le fait que les migrants apportent de graves maladies ou encore que s'ils sont accueillis, ils vivront aux crochets de la société. Ces incriminations ont un but précis : déshumaniser les demandeurs d'hospitalité. Cette déshumanisation permet d'exclure ces humains, devenus moins humains, « de la

catégorie des sujets de droit légitimes ; elle pave la voie à cette exclusion et conduit à un « glissement » de la question migratoire, que l'on déplace, de la sphère de l'éthique vers celle de la sécurité, de la prévention et de la répression des criminels, de la criminalité, de la défense de l'ordre public » (Bauman, 2004, p.108).

Jacinthe Mazzocchetti explique que les choix politiques sont pour beaucoup quant au renoncement aux valeurs humanistes dont est fier l'Occident. Ces décisions participent à la création et à l'entretien de peurs face à des populations construites comme « classes dangereuses », amalgamées dans une altérité effrayante, d'emblée soupçonnées, facilement accusées, potentielles « boucs émissaires » » (p.15, 2016). Cette même auteure, accompagnée par Vincent Yzerbyt, avance le fait que si la gestion migratoire continue à considérer et présenter les migrants comme des dangers ou encore des fardeaux, ces derniers resteront bloqués dans des images d'altérité forte et immuable. Dès lors, la représentation de ces Autres que se font les Occidentaux restera accompagnée de « l'imaginaire de l'invasion et du péril, en y ancrant la rhétorique du risque : risque pour notre régime de sécurité sociale, pour nos intégrités physiques ou encore pour nos dites « authenticités culturelles » » (Mazzocchetti, Yzerbyt, p.8, 2019). Le principal but de ces politiques est de se protéger « des contaminations possibles de groupes différents, faibles, anormaux » (Agier, p.61, 2002). Et comme le signale Mondher Kilani, ce besoin de protection est alimenté par la peur de perdre son identité à cause des étrangers (1994).

Les impacts de la présence policière sur la vie des réfugiés sont nombreux. Je fais la rencontre d'un jeune Tunisien qui, venu se réfugier de la pluie dans la Wash, commence à m'expliquer qu'il est seul et inquiet. Il a les traits tirés et la mine blafarde. Il me raconte que plus tôt dans la journée, lui et le groupe avec qui il transite se sont fait arrêter par la police. Tous ses compagnons de voyage se sont fait embarquer, sauf lui puisqu'il est muni d'un passeport qui légitime sa présence sur le territoire. Les autres n'avaient plus le leur, la police roumaine le leur ayant déchiré quelques semaines auparavant. Ce jeune homme se retrouve donc seul, sans le peu de repères qu'il s'était créés.

Se retrouver au milieu de situations dans lesquelles les réfugiés et les policiers se confrontent est assez fort. La police sévit souvent dans les alentours de la Wash, ce qui nous mêle inévitablement aux confrontations qui finissent le plus souvent par de

véritables captures des réfugiés par la police. À la fin d'une tournée de sensibilisation, alors que je rentre à la Wash, la police est occupée à embarquer un petit groupe de réfugiés tout en poursuivant les nombreux réfugiés dispersés dans un périmètre assez restreint aux alentours. Je me trouve au milieu de ces poursuites lorsque je croise le regard apeuré d'un mineur, caché, accroupi entre deux voitures. Son regard me questionne à propos de l'évolution de la situation. Je lui fais signe d'attendre encore un peu avant de bouger. Je pose mon regard au même endroit trois minutes plus tard pour constater que le mineur a disparu. La police est en train de partir. Cette omniprésence policière et ces situations collent bien avec le titre que Barnier, Casella Colombeau, Gardesse, Guenebeaud et Le Courant ont donné à leur livre à ce sujet ; « La police des migrants : filtrer, disperser et harceler » (2019).

Les opérations policières ne se déroulent pas qu'à l'extérieur de la Wash. En effet, il arrive à plusieurs reprises que des policiers interviennent à l'intérieur du centre.

Une matinée de début décembre, alors que je gère le travail à la Wash, deux policiers font leur apparition. Sans aucune considération pour moi et les autres bénévoles, ils posent des questions, en anglais, au groupe de réfugiés présent. Ne parlant pas l'anglais, ils se retrouvent dans un état de grande confusion. Un des policiers leur demande d'où ils viennent, l'un d'eux répond et le policier, en riant, lui rétorque : « the other time you said another country! ». Le jeune réfugié ne comprend pas, humilié par la réaction amusée du policier. La situation est identique lorsque les questions concernent l'âge des membres de ce groupe. Selon moi, ces pratiques rejoignent celles dont Fassin parle lorsqu'il met en avant l'existence « de pratiques bien plus mortifiantes et des blessures bien plus durables ne supposant pas l'usage de la force physique » (2011, p.197). Diego, qui s'occupe des douches ce jour-là, descend demander à ces deux policiers s'ils sont en possession d'un mandat. La police ne peut en effet, pas pénétrer dans un lieu privé sans mandat : être une personne en transit sur le territoire serbe est un délit mais pas un acte criminel, ce qui justifie la nécessité d'un mandat pour que la police pénètre dans des lieux comme la Wash Centre. Les deux policiers offusqués nous répondent ne pas avoir de mandat étant donné qu'ils considèrent les réfugiés comme des criminels ; ils ont donc le droit de les intercepter à tout moment et où qu'ils soient. L'un d'eux ajoute même que si nous trouvons le comportement de la police abusif, nous pouvons porter plainte. Comme nous

connaissons la protection démesurée dont jouissent les policiers en Serbie, l'ironie de cette remarque ne nous échappe pas. Fonctionnement logique lorsque Fassin nous rappelle que « le gouvernement a besoin de la force publique pour asseoir son autorité : d'où la sollicitude dont il sait toujours témoigner à l'égard des professions qui la mettent en œuvre » (2011, p.270). Les réfugiés présents à l'étage n'en bougent pas, pour rester invisibles. Certains réfugiés présents en bas, ne comprenant rien à la situation, tentent d'expliquer aux policiers qu'ils attendent leurs amis à l'étage avant de les suivre. Cela met à découvert les réfugiés à l'étage... Une certaine tension règne à l'intérieur de la Wash qui, tout à coup, n'a plus rien d'un refuge rassurant.

Après avoir embarqué l'ensemble des réfugiés qui étaient présents, un des policiers revient à l'intérieur pour s'excuser de la situation en précisant qu'il n'a pas le choix étant donné que ces personnes se trouvent illégalement sur le territoire de la république de Serbie. Aucun de nous ne relève la tête pour accepter ces excuses absurdes.

À la fin du mois de décembre, un policier ouvre la porte et demande gentiment, de manière sarcastique, aux réfugiés présents de le suivre. Les réfugiés rétorquent en clamant « shower, shower ! », s'efforçant même de faire des gestes mimant la douche ; ils en ont vraiment besoin. Le policier ne veut rien entendre et les embarque sans considération. Ils disparaissent une fois le van rempli.

« Police here or not ? » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un réfugié, 9 décembre 2021)

Cette question devient de plus en plus fréquente. Ces situations mettent à mal la fonction de refuge que représente la Wash pour les réfugiés en transit. Effectivement, après la venue de la police, nous nous devons de prévenir chaque réfugié qui entre dans le centre, d'une potentielle nouvelle intervention policière. Ils doivent alors faire face à un dilemme ; prendre une douche et prendre le risque de se faire arrêter ou ne pas en prendre et éviter une éventuelle arrestation. La plupart préfèrent refuser la douche alors que beaucoup sont frigorifiés et ne se sont pas lavés depuis des jours. Certains autres réfugiés décident de rester malgré tout dans la Wash, tant ce lieu leur donne du répit. Pour ceux-là, se reposer et prendre soin de leur corps prévaut sur le risque d'une éventuelle confrontation avec la police.

## Rejet et Violences

Françoise Héritier parle de « processus de légitimation de la violence » (1996, p.50) lorsque ceux qui la subissent sont perçus comme étant plus proches de l'animalité que de l'humanité. Dès lors, « les migrants sont rejetés au-delà du domaine de la responsabilité morale, hors de ses limites autorisées – et, surtout, hors du champ de la compassion et du souci d'autrui » (Bauman, 2020, p.55). Seule la prudence accompagnée de la suspicion et de la vigilance seront de mise face à ces Autres, au détriment de la morale.

« Police Romania, big problems » (extrait carnet de terrain, propos tenus par un réfugié, 17 décembre 2021)

À ces propos, un autre réfugié ajoute que lorsqu'elle intervient aux côtés de la police allemande, la police roumaine se tient tranquille. Sinon, ils frappent. Au fil de leur parcours, les réfugiés traversent de nombreux pays et sont donc confrontés à différentes polices, plus ou moins acharnées. La police roumaine semble assez brutale. En effet, la plupart des blessures que portent les réfugiés présents à la Wash, sont le résultat de violences commises par la police roumaine.

« Police Romania, not good » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un réfugié, 29 novembre 2021)

C'est toujours la même rengaine ; la police roumaine est violente, pas bonne. C'est avec les sourcils froncés et un mouvement de la tête allant de gauche à droite qu'un réfugié, accompagné de deux de ses compagnons de route, me dit ces mots. Il m'explique que lui et ses amis viennent tout droit de Roumanie et que la police y est très violente. Ils ont été frappés au visage et aux jambes. Ils précisent que comparé à ça, la Serbie c'est « nice ». Il enchaîne directement avec les envies d'ailleurs et les imaginaires qui les ont poussés sur les routes.

Malheureusement, la police serbe n'est pas « nice » pour tous les réfugiés en transit. Un jour durant lequel je gère la Wash, le téléphone du centre se met à sonner vers 15h. À l'autre bout du fil, une voix tremblante essaie de m'expliquer quelque

chose. Il s'agit d'un jeune réfugié qui est passé à la Wash avec ses compagnons de transit plus tôt dans la journée et qui possède le numéro WhatsApp de la Wash. Il commence par me demander, presque en me suppliant, de venir les aider, lui et les « autres ». Il m'explique être avec trente-cinq autres réfugiés coincés par cinq policiers dans un building abandonné. Cela fait presque quatre heures qu'ils sont là. Il me dit se cacher pour me parler au téléphone. Il m'envoie une vidéo pour que "je puisse me rendre compte de la réalité de la situation", me dit-il. Sur cette vidéo, il est possible de distinguer une policière en train de shooter, à plusieurs reprises, dans le visage d'un mineur. L'impunité règne dans ces situations de pouvoir. Ces agents de police ne craignent rien et ne sont donc pas inquiétés lorsqu'ils agissent de pareille façon. La policière éloigne violemment le sac en plastique qui contient le peu de biens que ce mineur possède. Alors qu'il se protège le visage à l'aide des avant-bras, elle utilise ses genoux pour le toucher sous le menton. Tout cela se passe sous le regard bienveillant des autres policiers. Et à l'abri des regards extérieurs. Cette opération de maîtrise et cet affrontement qui engagent la soumission d'un corps par un autre, se font dans la condition qui se retrouve au sein des violentes procédures de renvoi forcé : « dérobé aux yeux du public » (Makaremi, 2009, p.54). En effet, deux policiers sont postés à l'entrée du building pendant qu'un autre se tient entre le groupe de réfugiés et la scène violente. Je rappelle que les faits qui se déroulent dans ce building sont perpétrés par les forces de l'ordre d'une république démocratique. Ce genre d'actes violents, qui se cachent derrière des pratiques de régulation, telles que présentées au grand public sont occultées et niées. Les mots de Simone Weil pour rendre compte de la force me semblent justes pour caractériser ce qui se passe dans ce building...

*« La force devant quoi la chair se rétracte (...) c'est ce qui fait de quiconque lui est soumis une chose. Quand elle s'exerce jusqu'au bout, elle fait de l'homme une chose au sens le plus littéral, car elle en fait un cadavre. (...) La force qui tue est une forme sommaire, grossière de force. Combien plus variée en ses procédés, combien plus surprenante en ses effets, est l'autre force, celle qui ne tue pas ; c'est-à-dire celle qui ne tue pas encore. Elle va tuer sûrement, elle va tuer peut-être, ou bien elle est seulement suspendue sur l'être qu'à tout instant elle peut tuer (...) Du pouvoir de transformer un homme en chose en le faisant mourir procède un autre pouvoir, et bien autrement prodigieux, celui*

*de faire une chose d'un homme qui reste vivant* » (Weil, 1999, citée par Makaremi, 2009, p.54).

Les sons de la vidéo sont les cris d'autres réfugiés qui demandent que cela s'arrête. Nous, les bénévoles présents à la Wash ce jour-là, sommes désemparés. Je suis restée au téléphone avec le réfugié jusqu'à ce que son téléphone s'éteigne, faute de batterie. Il me raconte l'évolution de la situation au fur et à mesure. Directement, je contacte InfoPark, une association qui donne des informations à propos des camps aux réfugiés en transit à Belgrade, qui met à leur disposition des traducteurs et qui organise pour eux certaines activités comme des matchs de football. Leur bâtiment se situe à côté du building abandonné dans lequel les réfugiés sont coincés. Je leur demande d'aller jeter un œil à ce qui se passe. Lore, qui s'occupe de la lessive, les rejoint pour constater les faits. Il commence à faire noir et les informations qui nous viennent du building ne sont pas bonnes. En effet, de plus en plus de policiers y arrivent avec de nouveaux réfugiés. Finalement, de gros cars viennent récupérer l'ensemble de ces réfugiés parqués là pour les conduire vers un camp du sud du pays. Ce camp, tous les réfugiés le redoutent étant donné sa réputation ; des déportations de réfugiés de ce camp vers la Macédoine semblent être assez fréquentes. Le mineur qui m'a appelé est pris en charge avec deux de ses amis par InfoPark. L'association a pris note de son témoignage et a relayé ce drame vers d'autres associations et ONG qui pourraient soutenir une éventuelle plainte.

« This work is out of humanity. Serbian police hit us. Do something for us. The Serbian police taken us and hitten us » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un réfugié, 16 décembre 2021)

Ces mots sont extraits d'un message vocal envoyé, sur le téléphone du centre, par le réfugié qui m'a prévenue de la situation dans le building abandonné. Il met lui-même en exergue le manque d'humanité des policiers. Le traitement que ce jeune homme a subi et dans lequel toute humanité a été niée, renvoie « au statut « d'homo sacer », celle de l'homme dont il ne reste plus que la « vie nue » (Agamben, 1998) face à des autorités détenant un pouvoir de vie et de mort » (Pian, 2017, p.51). Les agents de police ont fait preuve d'une violente intolérance envers ce groupe de réfugiés. Une intolérance qui « est là quand le regard porté sur l'autre ne le constitue

plus, pour une raison ou pour une autre, en semblable à soi en humanité » (Héritier, 1996, p.343). Elle naît de la volonté d'assurer l'intime union d'un groupe de semblables, volonté qui engendre la destruction de tout ce qui peut l'entraver. Comme l'explique Françoise Héritier, « (...) il y a une logique de l'intolérance. Elle sert des intérêts qui se croient menacés » (1996, p.329). Ce qui dérange et s'éloigne de l'identique à soi est rejeté : le rejet des juifs, des réfugiés, des homosexuels, tous considérés comme étant une menace à l'ordre du groupe ou de la société. Le socle de l'intolérance et du racisme, du rejet de l'Autre, réside dans la certitude que ces Autres ne réfléchissent pas, n'agissent pas et ne sentent pas comme nous, qui sommes l'« essence de l'humanité de la civilisation » (Héritier, 1996, p.330). Fassin rejoint ce constat lorsqu'il avance que ce qui rend réalisable la cruauté de la police face à des êtres humains, c'est que cette dernière les considère comme des êtres fondamentalement différents : « l'hostilité ne suffit pas, il faut aussi une altérisation radicale ; l'autre ne peut pas être un autre soi-même. » (2011, p.206). Ces ennemis sont considérés comme coupables, cela légitime la violence à leur rencontre.

### *Les frontières*

Les frontières sont elles aussi des lieux empreints de violence où les refoulements se font avec animosité et brutalité. Les violences peuvent être autant physiques que symboliques, il s'agit de « refoulements musclés, de souffrances infligées aux corps, de non-assistance à personnes en détresse (Heller et Pezzani, 2014) et d'absence de protocole commun d'identification et de prise en charge des morts de la migration (Kobelinsky, 2015) » (Kobelinsky, 2017 p.116). Ces frontières constituent des endroits de passage dangereux, surtout lorsqu'on sait que les personnes qui tentent de les traverser n'ont plus rien à perdre. La mort, bien présente au sein de ces frontières, est, hélas, une des conséquences directes de la politique européenne de contrôle de l'immigration.

Les frontières sont perçues comme des lieux dans lesquels la contamination est possible. Barnier, Casella Colombeau, Gardesse, Guenebeaud et Le Courant, nous parlent de la frontière comme d'un « construit social et politique qui incarne néanmoins un lieu d'assignation identitaire racialisée et un lieu de reproduction de mouvements migratoires différenciés. Elle participe à la reconduction d'un ordre

social hiérarchisé, à une gradation de la violence légitime d'État et de ses représentants, voire à une distribution du droit de la vie ou de la mort » (2019, p.41).

Le 17 décembre, un groupe de mineurs entre dans la Wash. L'air désabusé, ils s'installent près du distributeur d'eau. L'un d'eux me demande de soigner ses mains, pleines de profondes blessures en voie de cicatrisation. Il les tient devant moi et ne les bougera pas pendant notre conversation. Je me permets de lui demander d'où viennent ces plaies. Il me montre des photos de ses mains en sang. Un de ses amis m'explique qu'il s'est blessé aux barbelés d'une frontière dont il a tenté d'escalader les murs à mains nues. Je l'écoute avec grande attention. Cela attire un autre garçon du groupe qui s'empresse de me montrer une vidéo tiktok sur laquelle des réfugiés passent la frontière roumaine à l'aide d'échelles. Ils m'expliquent que c'est très compliqué à faire parce que les barrières-frontières sont très sensibles aux mouvements et que dès qu'elles sont touchées, la police frontalière est avertie et arrive à toute vitesse pour les chasser. Une fois chassés, ils tenteront à nouveau de passer, après s'être tant bien que mal soignés et avoir repris des forces. Ces zones frontalières acquièrent une symbolique particulière auprès des populations qui s'y frottent, « une zone spatio-temporelle extraordinairement visqueuse, écrit Balibar : un lieu où l'on passe (et où l'on perd) du temps, où l'on peut à tout moment se trouver coincé ; un lieu « où l'on revient sans cesse se heurter (Balibar, 1997, p.379) » (Puig, Bontemps, Hily, 2014, p.71).

Une autre fois, j'interpelle un jeune homme descendant des douches pour savoir si tout va bien pour lui. Il agite sa main de gauche à droite en guise de « bof » et s'approche de moi pour me montrer sur son téléphone une story Instagram commentée d'emojis en pleurs et de mots en pashto. Sur cette vidéo, clairement visible, un homme réfugié, dans un champ en friche, est en train de se faire mordre et harceler par un chien tenu en laisse par un policier. Ce dernier tente de calmer l'animal tout en donnant des coups au réfugié. Cette vidéo est effroyable. Le jeune homme m'explique que cela se passe à la frontière bulgare. Il a une triste mine et semble en avoir assez de toutes ces violences. Ce type de violences constitue le quotidien des migrants. Tenter d'atteindre l'Europe a un coût important. Certains ne comptent plus les coups et les brimades qu'ils subissent. Leurs traversées maritimes et terrestres sont émaillées de la perte de proches et les mènent à l'épuisement. « Ces violences physiques

s'accompagnent régulièrement de violences verbales, institutionnelles, politiques ou plus simplement quotidiennes dans les différents lieux et espaces de « transit » qui jalonnent les parcours migratoires » (Canut, Pian, 2017, p.7).

Souvent le lundi nous rencontrons des personnes en transit très fatiguées. En effet, la plupart ont tenté de passer les frontières en fin de semaine ou pendant le week-end. Ceux que l'on voit à nouveau ont subi des push back et ne sont donc pas en bon état. Un lundi de fin novembre, je réalise les tournées de sensibilisation accompagnée de Sandra. Nous rencontrons beaucoup d'hommes en transit, exténués d'avoir tenté de passer les frontières les jours précédents, sans succès. Nous effectuons un dernier tour dans le parc Luke, avant de remonter vers la Wash, lorsque nous rencontrons un homme en transit auquel nous proposons un ticket pour la douche. Il nous répond : « go on game, alibaba, alibaba ». Pour accompagner ces paroles, l'homme se porte des coups sur le visage avec les poings pour imiter le « game ». Il fait cela en riant devant Sandra et moi qui restons de glace face à la scène. L'ensemble des hommes du groupe se met à rire. Aucun d'eux ne prend de ticket. Cette scène illustre bien la violence qui accompagne les passages illégaux des frontières. La facilité avec laquelle ces violences sont exprimées résulte sans doute d'un déni face à la gravité des faits.

Les frontières, de plus en plus barricadées pour faire face aux humains cherchant refuge, ne les arrêtent cependant pas. En effet, les réfugiés ne reculent généralement pas face à l'obstacle qu'elles représentent. Bauman met en lumière le fait qu'« un verrou ne peut ni amadouer ni affaiblir les forces qui causent le déplacement et transforment les humains en réfugiés. Il peut contribuer à maintenir le problème loin des yeux et loin du cœur, mais pas forcer sa disparition » (2004, p.165).

De nouveaux espaces de vie sont dessinés par ces frontières qui essaient de réguler les flux migratoires. Anaïk Pian propose de qualifier ces derniers « d'entre-deux ou de liminaires, afin de rendre compte des recompositions sociales découlant de mobilités « bloquées en cours de route » » (2016, p.135). Cette auteure insiste sur le fait qu'un domaine de recherche à ce propos prend tout son sens et reprend Jean-Christophe Martin (2014) pour l'appuyer : « celui d'une sociologie du passage et de la frontière qui explore ce qui se passe dans ces espaces-tampons, censés servir de

support à des logiques de transit qui, du fait du renforcement des contrôles frontaliers, se cristallisent dans la durée » (Martin, 2014, cité par Pian, 2016, p.135).

### *Pushbacks*

On l'aura compris, dans leur parcours de transit, ces êtres-humains sont presque automatiquement rejetés et ce, où qu'ils aillent. Avec plus ou moins de violence. La plupart des blessures des personnes en transit que nous avons soignées proviennent des refoulements effectués par la police frontalière de différents pays.

L'une des formes de rejet que j'ai pu recenser sur mon terrain est le « push-back ». Ce terme décrit l'expulsion, sans aucune base légale, d'une personne ou d'un groupe de personnes, d'un pays vers un autre. Il s'oppose au terme « déportation » qui, lui, s'inscrit dans un cadre légal. Le refoulement bafoue l'article quatorze de la déclaration des droits de l'homme qui stipule « le droit de demander et de bénéficier de l'asile dans d'autres pays ». Bien que discrète, cette pratique est devenue une partie importante de la gestion des flux migratoires de nombreux pays, dont la plupart font partie de l'Union Européenne. Les réfugiés concernés par cette pratique ne sont pas considérés dans leur situation individuelle et n'ont pas la possibilité de demander l'asile ou de contester les mesures prises. De nombreuses ONG dont Collective Aid, dénoncent des frontières de plus en plus meurtrières et de nombreuses « atteintes aux droits fondamentaux que la politique d'externalisation du contrôle migratoire menée par les pays européens concourt à porter à l'encontre de ceux qui tentent de rejoindre le continent sans y avoir été « invités » » (Canut, Pian, 2017, p.8).

Les personnes en transit que je rencontre se retrouvent de nombreuses fois victimes de ces push-backs. Un jour d'octobre, premier jour durant lequel je gère l'organisation de la Wash, celle-ci se remplit dès le début de la journée. Il y a beaucoup de nouveaux venus, pour la plupart, ce sont des hommes jeunes. Ceux-ci ont envie de discuter avec nous, de savoir d'où nous venons. Ils parlent très bien l'anglais, ce qui permet une discussion à peu près fluide. L'un de ces jeunes m'explique avoir été « push-backé » de la Hongrie vers la Serbie, la nuit précédente. Il me précise que c'est la douzième fois que cela lui arrive. Il ajoute, en riant, qu'il n'a vraiment pas de chance. Dans cette ambiance d'échanges, plusieurs hommes prennent la parole. L'un d'eux me

raconte avoir été refoulé de Roumanie et renvoyé en Afghanistan où il a été enfermé en prison durant sept mois. Il me dit ça de manière blasée, comme si ces pratiques étaient normales. Il n'est malheureusement pas le seul à qui cela arrive. Effectivement, lors d'une tournée de sensibilisation avec Sandra, nous avons rencontré un important groupe d'hommes en transit dans le parc Bristol. Un des hommes du groupe parle bien anglais, il nous explique que lui et ses compagnons viennent tout juste d'arriver de Bulgarie et qu'une douche est parfaite pour être « clean » et repartir en « game ». Ses yeux s'illuminent lorsque je lui précise que l'ensemble des services de la Wash est gratuit. Nous nous empressons de leur distribuer des tickets. Un autre de ces hommes nous demande si l'on parle allemand, Sandra lui répond que oui. Ils commencent à discuter. Sandra me raconte que ce jeune homme lui explique avoir vécu en Allemagne durant presque quatre années et qu'il s'est fait renvoyer en Afghanistan alors que l'Allemagne est bien au courant de la situation en Afghanistan. Il est dépité et rêve de rejoindre l'Allemagne et la vie qu'il a laissée là-bas.

Quelques jours plus tard, je prends part à une conversation entre un Égyptien et un Afghan. Ils parlent du « game ». L'Égyptien explique à l'Afghan qu'il compte passer par la Roumanie pour atteindre la Hongrie. Ce dernier lui répond que ce n'est pas une bonne idée parce que le chemin qui passe par la Roumanie n'est pas sûr. En effet, la police roumaine prend les empreintes digitales des personnes en transit qui, lorsqu'ils atteignent un autre pays de l'union européenne, se font renvoyer en Roumanie, pays dans lequel très peu de personnes en transit veulent rester. Leur conversation débouche alors sur les push-back : l'Afghan explique être en Serbie depuis une vingtaine de jours et avoir déjà subi une dizaine de refoulements. Il ajoute être passé par la Turquie et y être resté sept mois en prison parce qu'il ne portait pas de masque en rue.

Dans certains cas, les push-back se font en cascade d'un pays à l'autre. Un jour durant lequel je m'occupe des lessives, deux hommes en transit, les traits tirés par la fatigue, me donnent les tickets leur permettant de récupérer leurs habits. Ceux-ci datent d'un mois plus tôt. Or, le système veut que, lorsqu'une personne n'est pas venue chercher ses habits dans les trois semaines, nous devions les considérer comme des vêtements abandonnés qui servent en cas d'urgence. Leurs habits ne sont donc plus là. Ils m'expliquent ne pas avoir eu l'occasion de venir les chercher avant parce qu'ils avaient atteint l'Allemagne et qu'ils étaient de nouveau en Serbie après avoir subi un

push-back en chaîne : refoulés d'Allemagne en Autriche, ils en ont été repoussés vers la Hongrie et enfin vers la Serbie.

C'est un schéma de refoulement assez classique. En effet, j'ai l'occasion de revoir un mineur avec qui je me suis entretenue dans le cadre d'un entretien à propos de violences perpétrées aux frontières, qui m'explique avoir été, lui aussi, refoulé d'Autriche en Hongrie puis en Serbie. Lui et ses compagnons sont sales, leurs habits sont boueux. Ils s'en plaignent et nous demandent de nouvelles chaussures et de nouveaux habits. Malheureusement, nous ne pouvons pas leur en donner car ils ne se trouvent pas dans l'urgence<sup>4</sup>.

Une autre fois, je reconnais à peine un homme en transit que j'ai rencontré un mois auparavant, tant il a maigri. Il est sale et n'a plus la même allure qu'avant. Après qu'on se soit salué, il regarde la bague argentée que je porte à l'annulaire gauche, il me demande si je suis mariée. Cela me fait rire, je lui explique que non et que c'est une bague que ma maman m'a offerte. Cette ébauche de conversation me permet de lui demander ce qui le ramène à la Wash après tout ce temps. Il me raconte avoir sauté dans un camion qui allait jusqu'en Allemagne et que peu avant la frontière allemande, il a allumé une cigarette alors qu'il se trouvait sous le camion. Il a alors été repéré par d'autres camionneurs qui l'ont dénoncé. Cela lui a valu le passage de plusieurs frontières pour finalement être refoulé en Serbie. Il est resté sur le trottoir devant la Wash toute l'après-midi. En fumant cigarette sur cigarette, il discute avec d'autres hommes en transit qui l'écoutent attentivement. Il donne l'air de raconter des histoires captivantes, sans doute celles de ses « game ».

Bauman reprend Claude Lévi-Strauss pour présenter deux modèles qui expliquent comment des étrangers établis sur un nouveau territoire étaient traités et mis à l'écart au cours des deux derniers siècles. Il s'agit des « solutions anthropophage et anthropémique » (Bauman, 2004, p.163).

La solution anthropophage équivalait à « dévorer les étrangers », comme dans un contexte cannibale, ou plus subtilement, « dans l'intention d'ingérer les porteurs de culture étrangère dans le corps national tout en rejetant les parties indigestes de leur dot culturelle » (Bauman, 2004, p.163).

---

<sup>4</sup> Nous délivrons le peu d'habits ou de chaussures que nous avons de réserve, seulement lorsqu'une personne n'en possède pas.

La solution anthropémique, quant à elle, revenait à « vomir les étrangers », les regrouper puis les éjecter du territoire « ou du monde des vivants » (Bauman, 2004, p.164).

Il est aisé de remarquer sur base des échanges que j'ai pu avoir avec certaines personnes en transit, que les États préfèrent la solution anthropémique, au sens de Lévi-Strauss, à la solution anthropophage. Elle se traduit par les nombreux pushback dont sont victimes ces humains.

Cette pratique est marquée de violences. Elle fait généralement appel à la force, comme le passage à tabac, l'usage d'irritants chimiques, de canons à eau ou encore à l'utilisation de chiens. Cette forme de rejet violent n'atteint pas seulement la chair et le corps de ces humains mais également leur intégrité et leur dignité.

### *BVMN*

Il me semble légitime de poursuivre par une illustration de ces violences, recueillie grâce au BVMN<sup>5</sup>. Comme expliqué précédemment, les réfugiés subissent beaucoup de violences, notamment aux frontières. Collective Aid a décidé de participer à la dénonciation de ces actes. C'est dans ce cadre qu'existe le « BVMN », acronyme de « border violence monitoring ». Il s'agit d'un projet de collaboration entre plusieurs organisations de base et ONG travaillant le long de la route migratoire occidentale des Balkans et en Grèce. Celles-ci documentent les violences faites aux frontières à l'encontre des personnes en transit. Le site web [borderviolence.be](http://borderviolence.be) met à leur disposition une base de données commune qui permet de poster les témoignages recueillis.

Je propose de vous emmener dans mon travail par le son<sup>6</sup>. Par le biais de quelques minutes d'enregistrement de BVMN, je souhaite vous faire rentrer dans l'atmosphère de ces rencontres. J'ai fait le choix de ne sélectionner que les minutes de certains entretiens qui sont des moments creux, sans dialogues, qui ont lieu lorsqu'on lance ou fini l'enregistrement ou lorsque des moments d'incompréhension laissent place à des silences. Je vous propose donc une fusion de quelques-uns de ces moments dans cet audio. En effet, ce n'est pas tant ce qui est dit dans ces entretiens qui a de

---

<sup>5</sup> Border Violence Monitoring

<sup>6</sup> Une clé usb est disponible avec la version papier

l'importance mais l'ambiance particulière dans laquelle ils se déroulent. Mon but est de vous plonger dans un bain sonore.

*« Please come and speak to a member of the team if you have been pushed back at the border or have encountered any sort of violence by state authorities or members of the public inside Serbia and would like to share your story for advocacy purposes. Your information will remain confidential. »<sup>7</sup>*

Ces mots, destinés aux réfugiés en transit, sont inscrits en plusieurs langues, sur des feuilles plastifiées collées sur une des vitres de la Wash. On peut les distinguer sur la photo ci-dessous ; elles se trouvent juste derrière le tournesol, en dessous du « HOPE » et à côté d'une feuille sur laquelle sont inscrits des mots ou des dessins laissés par les personnes en transit qui le souhaitent.



Figure 10 : photo prise par Alice Poty, le 1 octobre 2021

---

<sup>7</sup> « S'il vous plait, venez parler à un membre de l'équipe si vous avez été victime d'un pushback à la frontière ou si vous avez rencontré/subit n'importe quel genre de violence des autorités de l'État ou d'un membre des forces publiques à l'intérieur du pays (Serbie) et que vous voulez faire part de votre histoire à des fins légales. Vos informations personnelles resteront confidentielles. »

Nous proposons régulièrement aux réfugiés présents dans la Wash de nous faire part de leurs expériences vécues avec la police, que ce soit aux frontières ou en Serbie. Il arrive que certaines personnes en transit viennent spontanément vers nous pour nous en parler mais généralement, c'est après avoir vu leurs blessures, que nous leur expliquons la démarche. En effet, la plupart des blessures et infections dont ils souffrent proviennent de violences policières. Ainsi, nous procédons à des interviews dirigées à l'aide de questions assez spécifiques pour crédibiliser les témoignages et espérer qu'ils aient un impact.

C'est à proximité de la Wash que j'ai recueilli mon premier récit "BVMN". Ce témoignage est celui de trois mineurs qui ont été victimes de refoulement à la frontière. Seul l'un d'entre eux parle anglais et cela entrave la bonne compréhension de leurs propos. Après avoir commencé l'interview, j'aperçois un homme étrange qui se tient près de nous et nous regarde du coin de l'œil. Quelques minutes plus tard, il s'approche du cercle que nous formons et nous demande si nous travaillons pour un média. Leslie, avec qui j'interroge les mineurs, lui explique notre démarche jusqu'au moment où nous nous rendons compte qu'il s'agit d'un policier en civil. Nous lui demandons de nous montrer son badge ; il ne nous répond pas et nous explique que ce que nous sommes en train de faire est illégal. Il nous menace en nous signalant qu'il va appeler ses collègues, qu'ils vont procéder à une descente dans la Wash et vérifier notre statut légal. Nous ne ripostons pas mais demandons aux trois mineurs de partir. Dans l'après-midi, ceux-ci reviennent et nous poursuivons notre discussion. La descente de police n'a jamais eu lieu. Les mineurs nous expliquent que les violences dont ils ont été victimes ont été perpétrées à la frontière entre la Hongrie et la Serbie alors qu'ils tentaient d'atteindre la Hongrie. Ils ont été confrontés à la police allemande et à la police hongroise. La première était plus tolérante et moins violente que la deuxième. Ils nous expliquent s'être fait frapper à la tête à l'aide de bâtons. Ils sont blessés aux mains et au dos. Les officiers ont également pris certains de leurs habits et leurs sacs. Lors du refoulement dont ils ont été victimes, ils faisaient partie d'un groupe de soixante-cinq hommes adultes qui, en tentant de passer la frontière, se sont retrouvés face à trois cents agents de police hongrois se trouvant du côté serbe. Ils se sont fait repérer grâce aux nombreuses caméras installées à la frontière. Tout cela s'est passé aux alentours de dix heures du soir, dans le noir le plus total. L'un des mineurs insiste sur le fait que, « serbian police, alibaba, alibaba ». Cela signifie que la police serbe vole leur argent, nous explique-t'il.

« Our lives in Afghanistan are in ruins. The situation in Afghanistan is very dangerous »  
(extrait carnet de terrain, propos tenu par un réfugié lors d'un BVMN, 27 octobre 2021)

À l'aide d'un traducteur sur son téléphone, un réfugié me montre ces mots. Lui et son ami sont à la Wash pour prendre une douche et demander des soins. En effet, l'un d'eux a une main blessée à la suite de coups donnés par un policier. Je leur propose de recueillir leur témoignage, ce qu'ils acceptent. Après avoir soigné la main de celui qui est blessé, nous nous dirigeons vers le parc Luke pour nous asseoir sur un banc et faire ça de manière posée. Notre présence attire plusieurs réfugiés qui se mettent en cercle autour de nous. Ils nous regardent avec des grands yeux et semblent attendre quelque chose de notre part. Par chance, l'un d'eux parle bien en anglais et pashto et se porte volontaire pour faire office de traducteur ; cela nous permet d'établir une meilleure communication. Tous se mettent à écouter attentivement le récit. Aux alentours du vingt octobre, ces deux réfugiés ont atteint la Croatie par camion depuis la Roumanie. Les gardes-frontières croates les ont refoulés en Bosnie. C'est pendant cette nuit-là, aux environs de trois heures du matin que des violences ont été perpétrées. Un imposant groupe de policiers a intercepté neuf migrants dont faisaient partie les deux réfugiés dont nous écoutons le récit. Ils se sont fait frapper par ces policiers à l'aide de bâtons. Ces derniers ont ensuite pris la signature des réfugiés et fait une photo de chacun. Le récit n'est pas allé plus loin, ces hommes sont exténués, leurs voix sont éteintes et ils n'ont plus grand chose à nous livrer. Nous les saluons et remontons vers la Wash en laissant ce groupe sur les bancs du parc Luke.

Les violences existent également au-delà des frontières. J'ai eu l'occasion de recueillir des témoignages concernant des violences qui ont eu lieu à Belgrade. Notamment le récit de Mehdi, l'Algérien de quarante-cinq ans avec qui j'ai établi un lien de confiance assez étroit. On peut voir des blessures sur son visage. Il m'explique avoir été tabassé par deux policiers. Ce soir-là, lui et un de ses amis traînent, près du supermarché, ils sont un peu ivres. Les policiers viennent à leur rencontre pour contrôler leur identité.

« Moi, voleur ? Donnez-moi la preuve ! La police m'a dit, vous êtes muslim, fuck you »  
(extrait carnet de terrain, propos tenus par Mehdi, 29 octobre 2021)

Aux commentaires racistes de la police envers Mehdi et son ami se sont ajoutés des coups. Il me précise également qu'un des policiers a cassé son téléphone. Chose qui, d'après lui, arrive régulièrement. Une autre fois, Mehdi fait appel à la police après s'être fait agresser dans la rue et la police l'a encore plus tabassé. Il s'est réveillé à l'hôpital, ne se souvenant pas exactement des faits.

Ces situations sont on ne peut plus déshumanisantes. Des logiques de racialisation empreintes de stigmatisation sont au cœur de ces opérations. Des contrôles, bien souvent discriminants car se faisant au « flair », sont presque systématiques lorsque des « signes extérieurs d'altérité » (Barnier, Casella Colombeau, Gardesse, Guenebeaud, *Le Courant*, 2019, p.25) sont visibles.

Je me rends compte que me livrer leur témoignage n'est pas ce qui intéresse le plus les réfugiés interrogés. Accepter de témoigner peut s'apparenter à une ruse. Se livrer pour quelque chose dont Collective Aid va se servir à des fins utiles assure aux réfugiés de disposer d'une oreille attentive pour exprimer d'autres choses. Ils en profitent donc pour nous expliquer à quel point la vie en Afghanistan n'est plus possible, et qu'il est urgent de les aider. C'est là-dessus que la plupart des BVMN se terminent.

Lors du recueil d'un BVMN avec trois mineurs afghans, nous sommes assis dans un café, au chaud, en train de boire un thé. Il y a de la musique et cela me semble étrange d'aborder des situations de violence dans une telle atmosphère. La discussion est assez compliquée car les trois mineurs ne parlent pas bien anglais. Nous utilisons une application de traduction sur notre téléphone qui entrave la fluidité de la conversation. L'entretien est jonché de pauses. À un moment donné, un des trois mineurs me tend son téléphone, quelqu'un est au bout du fil. Un homme commence à me parler anglais et m'explique qu'il est urgent d'aider ses amis et qu'il faut que ceux-ci atteignent l'Europe. Il me raconte à quel point la situation en Afghanistan est chaotique. Il me précise que ses amis ont urgemment besoin d'un médecin et que personne ne veut les aider en Serbie. Ils ont saisi l'opportunité de nous avoir à leur écoute pour nous communiquer leur besoin d'aide urgente, nous éloignant de notre conversation de base. Nous nous rendons compte de l'impossibilité de terminer le

recueil de leur témoignage, nous buvons donc la fin de notre thé en silence. Les trois mineurs ont le nez dans leur téléphone.

Ces hommes sont sans lien, ils n'ont pas de statut et sont isolés. Personne ne les écoute lorsque ceux qui devraient le faire sont les principaux acteurs des récits inhumains qui nous sont livrés. Finalement, peu importe la finalité de cette écoute et de ces paroles, la mise en place d'un cadre de relation bienveillante au sein duquel les personnes en transit peuvent partager leur vécu tragique permet de les réhumaniser un peu. Le travail de l'anthropologue peut jouer un rôle significatif dans ce cadre : « une approche anthropologique du singulier, curieux et capable de laisser la marge au doute, permet de redonner vie à de nombreuses personnes dont la parole est inaudible ou rendue anonyme » (Rostirolla, 2020, p.119). Cela permet également « de contrer la mortification des corps, sortir de la « vie nue » à laquelle confine la position de migrants aux frontières, revendiquer une présence et tout simplement exister » (Canut, Pian, 2017, p.14).

Jorge P. Santiago qui a eu l'occasion de faire l'expérience de l'observation participante au sein d'une clinique psychiatrique pour réfugiés, remarque que l'anthropologue contribue à la dimension de soin. Notamment parce que c'est sans à priori ou recherche de réponse que ce dernier accueille la parole des réfugiés. La parole est totalement donnée à ces personnes en souffrance, leur vulnérabilité est accueillie et cette démarche permet de donner un sens à leur vécu migratoire. Et ce, même lorsque « pour eux, leurs paroles oscillent entre ce qui est de l'ordre de l'indicible ou du récit inaudible » (Santiago, 2020, p.21).

## V. Le corps dans le transit. Ce qu'il en reste...

Le corps est généralement tout ce qui reste aux personnes en transit. En effet, on ne peut le retirer à personne. Abîmé par des mois de marche et par les forces de l'ordre, le corps des personnes en transit est devenu extrêmement vulnérable. Il ne bénéficie généralement d'aucun soin adapté et les personnes en transit n'ont pas beaucoup d'occasions de pouvoir en prendre soin. Il me semble inévitable de parler

de ces corps dans cette monographie car comme le dit Le Breton, « le corps est un analyseur d'une grande portée pour une meilleure saisie du présent » (2013, p.10).

## **La Wash ; un endroit qui fait du bien**

La Wash est un espace dans lequel les personnes en transit ont l'occasion de prendre soin de leur corps. Une certaine proximité s'installe donc entre ces personnes et nous, bénévoles, qui faisons face à leurs corps. Lorsqu'il s'agit de la lessive, nous réceptionnons souvent les habits après que les personnes se soient lavées et les t-shirts et les pantalons sont encore emplis de la chaleur des corps. Les soins que nous dispensons nous rapprochent de leurs corps. Nous approchons de très près leur intimité, ce qui nous permet de leur apporter une attention toute particulière. La relation hiérarchique liée à nos positions a tendance à s'effacer. Les personnes en transit nous appellent d'ailleurs presque toujours, « brother » ou « sister ».

La Wash est le seul endroit à Belgrade dans lequel certaines personnes en transit peuvent se faire soigner. Cependant, si ce n'est Tom qui fait des études de médecine, aucun bénévole n'a de bagage suffisant pour assurer des soins de qualité. C'est du bricolage qui, malgré tout, fait du bien. Il y a cette boîte transparente sur laquelle est écrit au feutre noir « first aid » et qui contient les éléments nécessaires aux premiers soins : des pansements, du désinfectant, de l'iso Bétadine et des bandages. Nous devons la remplir souvent tant elle se vide rapidement.

Lorsque Tom explique à un blessé être presque médecin, l'information circule rapidement. Très vite, une file se forme à côté de la chaise sur laquelle le blessé est assis pendant les soins. La plupart des blessures des personnes en transit sont la conséquence de violences policières. Ces plaies sont souvent localisées aux mêmes endroits et se ressemblent. La police saurait-elle où frapper sans pour autant trop endommager les corps ?

Souvent, étant donné le manque de soins et des conditions de vie déplorables, les blessures des personnes en transit s'infectent grièvement. Un hématome à la cheville peut devenir une plaie ouverte ou une coupure peu profonde peut le devenir.

La demande croissante<sup>8</sup> pour les douches et la lessive montre l'importance de ces services. Il y a des peignes et de l'huile pour cheveux à disposition à la sortie des douches. Tous les utilisent et descendent des douches, cheveux peignés et huilés. Certaines fois, ils ne prennent pas de douche mais profitent juste de l'huile pour les cheveux. Ils nous disent retrouver un peu de dignité en ayant la possibilité de se coiffer. Certains sortent de la Wash pour aller se regarder dans les vitres des voitures. C'est important pour eux de retrouver un beau corps et une belle tête.

Ricardo, un Algérien d'une trentaine d'années qui parle parfaitement bien français, est homosexuel. Il m'explique avoir quitté l'Algérie parce que,

« Tu sais comment ça se passe avec ça dans les pays musulmans » (extrait carnet de terrain, propos tenu par Ricardo, 9 décembre 2021)

Il a dû fuir l'Algérie à cause de son orientation sexuelle. Ricardo a de longs cheveux teints en blond. Il est grand et porte toujours un slim gris. Il est toujours de bonne humeur et heureux de pouvoir se laver les cheveux. Il me fait d'ailleurs remarquer que je n'ai pas dit que ses cheveux sont beaux. Juste après être sorti de sa douche, je l'entends m'appeler du haut des escaliers. Je m'approche des marches et lève la tête vers lui. Il coiffe ses longs cheveux avec un peigne dans une main et tient la bouteille de shampoing dans l'autre. Il me dit en riant, qu'aujourd'hui, le shampoing c'est une catastrophe et que celui de la dernière fois est bien mieux. Il me précise que c'est important pour eux, les personnes en transit, de prendre bien soin de leur corps lorsque c'est possible, et que si c'est possible de retrouver l'ancien shampoing, ce serait génial. Je lui souris et m'empresse de noter sa demande sur un bout de papier pour ne pas oublier de la partager lors du débriefing de fin de journée.

Une autre fois, Mathéo vient à la Wash avec un sac rempli de nouveaux habits. Après sa douche, il enfile son nouveau pantalon. Il est sur le trottoir et me demande de sortir ; il souhaite avoir un avis. En effet, il ne sait pas s'il doit faire un bord à son jeans. J'esquisse un sourire, il semble gêné de me demander ça mais mon avis semble compter. Je lui refais un beau bord par-dessus ses nouvelles chaussures de marche, il

---

<sup>8</sup> Voir dans annexe, graphe illustrant le nombre de douches et de lessives par mois, de novembre 2020 à octobre 2021.

est content. Il tourne sur lui-même pour me montrer l'entièreté de son corps. Il me dit qu'il se sent beau.

Dans la mesure du possible, avoir des habits propres est important. Mi-décembre, un jour où je gère la Wash, un groupe d'hommes est arrivé. Il y a un enfant dans ce groupe qui, après sa douche, demande une éponge, que je lui apporte. En slip, son pantalon boueux sur les genoux, assis sur une des chaises blanches en plastique qui se trouve à côté des douches, il commence à frotter la boue présente sur son pantalon avec l'éponge et un petit nuage de poussière se forme autour de lui. Il met beaucoup d'énergie à frotter. Après quelques minutes, la quasi-totalité de la boue sèche a disparu. Il descend de l'étage, les cheveux d'huilés et bien coiffés. Il me rend l'éponge, désormais inutilisable, et me remercie en posant la main droite sur son cœur.

## **Des corps abîmés**

La demande d'aide médicale est tous les jours plus importante. Les personnes en transit que j'ai rencontrées ne sont quasiment jamais acceptées à l'hôpital. Même l'accès aux soins de santé, droit élémentaire, est mis à mal, « ainsi, la condition de clandestinité ou d'irrégularité devient une des premières raisons qui expliquent l'impossibilité d'accès aux soins » (Bacchini, 2020, p.142). Lorsque nous exigeons des personnes en transit d'aller aux urgences dans les plus brefs délais, celles-ci nous expliquent avoir déjà essayé et s'être fait refouler. Nous ressentons une certaine pression car nous sommes leur dernier recours.

Un jour durant lequel je fais de la sensibilisation avec Sarah, il pleut des cordes. À peine sorties de la Wash, nous rencontrons deux jeunes hommes en transit qui s'abritent sous le porche d'un des magasins tout proches. L'un des deux jeunes hommes est assis sur un carton, l'autre est debout. Ils semblent être là depuis un moment. Celui qui est debout parle bien l'anglais, il accepte les tickets pour la douche. Une de ses mains est bandée, il se tient le ventre avec l'autre. Il nous explique avoir très mal au ventre depuis au moins cinq jours et demande un médecin. Effectivement, il n'a trouvé, à Belgrade, aucune aide médicale. Nous devons lui expliquer qu'il nous est impossible de le prendre en charge mais que le jeudi à treize heures, un médecin de Médecin Sans Frontières est supposé tenir une permanence dans le parc Luke pour

venir en aide aux personnes en transit. En réalité, ce médecin n'est venu qu'une fois depuis que je suis arrivée à Belgrade et nous sommes début novembre.

La gale est une maladie qui atteint une majorité des personnes en transit. Nous voyons généralement des gales qui évoluent depuis plusieurs semaines, avec de nombreuses lésions sur les mains, des gonflements et la surinfection des petits boutons spécifiques de la maladie. Les personnes en transit s'en plaignent particulièrement, or, leurs conditions de vie rendent quasiment impossible la guérison d'une maladie qui se transmet par contacts humains directs et prolongés. Nous avons créé des fiches explicatives à propos du traitement adéquat pour venir à bout de cette maladie. Nous avons vite compris que, même avec toute la bonne volonté du monde, il s'agit de traitements trop contraignants. Ces humains n'ont pas l'occasion de prendre des douches tous les jours, ils sont souvent obligés de dormir à plusieurs dans un même sac de couchage ou encore de partager un pull avec un compagnon qui n'a plus de quoi couvrir ses épaules. Ces comportements favorisent la transmission de la gale qui ronge toujours plus le corps de ces personnes en transit.

Un jour où je surveille les douches des femmes, Karine, qui vit dans la rue depuis des années déjà, est là pour se laver. Je l'accompagne à l'étage pour lui donner un essuie. Après sa douche, elle sort un spray de son sac et s'en asperge le corps. Je la questionne sur le produit qu'elle utilise ; elle me répond que c'est une sorte de désinfectant indispensable aux personnes vivant dans la rue. Il « protège » le corps me dit-elle.

Dans la Wash, lors d'une après-midi où il y a peu de monde, trois hommes en transit échangent sur leurs parcours respectifs. Deux d'entre eux expliquent à l'autre être partis d'Afghanistan pour ensuite passer au Pakistan et en Iran avant d'atteindre la Turquie, la Bulgarie puis la Macédoine et enfin, la Serbie. Ils précisent avoir réalisé ce parcours uniquement à pied. L'homme leur demande s'ils n'ont pas utilisé de voiture ou de train.

« It's your car » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un homme en transit, 18 novembre 2021)

En guise de réponse, l'un dit ces mots en riant et en pointant du doigt ses jambes. Cela prouve l'importance des pieds dans cette quête, mais surtout le fait qu'ils ne peuvent compter que sur eux et leur corps.

Lorsque l'on observe les pieds et la démarche des personnes en transit, on comprend facilement que la marche est devenue leur quotidien. Une marche qui abîme les corps. Durant une tournée de sensibilisation, Mélanie et moi échangeons deux ou trois mots avec un homme seul sur un banc du parc Bristol. Il boit un soda et mange des biscuits. Il les mange sans marquer de pause entre chaque biscuit, il est affamé. Dans un bon anglais, il nous raconte s'être fait refouler vers Belgrade, depuis la frontière entre la Serbie et la Hongrie. Il est dépité. Après lui avoir donné le ticket pour une douche, nous nous dirigeons vers un groupe de mineurs qui est au fond du parc. Je ne peux pas m'empêcher de regarder en arrière. L'homme que nous venons de rencontrer s'est levé et s'éloigne. Il a d'importantes difficultés à marcher, ses pieds et ses jambes sont tétanisés. Ce n'est pas la première fois que je vois des personnes en transit marcher avec les pieds qui semblent presque figés, comme s'ils ne voulaient plus avancer. Parfois, leurs orteils deviennent noirs, prêts à se nécroser. La plupart des personnes en transit portent des chaussures complètement inadaptées, en général les moins chères. Alors que je soigne leurs pieds, plusieurs m'expliquent que c'est la partie de leur corps la plus essentielle.

Après sa douche, Léna qui vit dans la rue avec son mari Laurent, me demande de regarder ses pieds. Ils sont gonflés et presque violets. Elle me dit être choquée de voir ses pieds dans un état pareil et qu'elle ne s'en est pas rendu compte avant,

« Parce-que par ce temps, quand tu vis dans la rue, tu n'enlèves pas tes chaussures »  
(extrait carnet de terrain, propos tenus par Léna, 15 décembre 2021)

Elle me raconte que si ses pieds sont dans cet état c'est probablement à cause de ça.

Le corps de ces humains, trop souvent meurtri et sans soins adéquats, reflète une grande précarité physique.

## VI. La vie ; celle d'avant, de maintenant et celle d'après

« *En transit, les migrants se retrouvent en suspens, entre parenthèses, dans une temporalité qui les exclut, les dépossède autant de leur passé que de leur présent et avenir* » (Bredeloup, 2013, p.26).

### **Quelques bribes de vie**

Toutes ces personnes qui vivent le transit ont quitté leur “chez eux” depuis des semaines, des mois, parfois des années. Ils sont porteurs d'une histoire personnelle. Ceux dont les souvenirs de la vie d'avant n'ont pas été effacés par les conditions du transit, nous livrent des bribes d'histoire, de ce qui a forgé leur identité avant leur fuite ou encore de ce qui les a fait fuir. Parfois, il s'agit de récits de la vie insécurisée qu'ils sont en train de vivre, c'est-à-dire le transit et la clandestinité. Je regrette de ne pas avoir eu l'occasion d'avoir des conversations plus profondes à propos de ces moments de vie ou d'avoir accès à des morceaux d'histoires plus complets. Mais comme je l'ai déjà exprimé plus tôt dans ce travail, mon terrain est celui du transit, ce qui rime avec éphémère, mouvement et bien souvent rencontre d'un jour.

#### *Vies d'avant*

Je rencontre un Afghan, qui se dit réfugié politique. Il est journaliste dans son pays, or, depuis l'envahissement de l'Afghanistan par les Talibans, il n'y a plus de liberté d'expression dans le pays. Il n'y est plus depuis une quinzaine d'années, sa maman lui interdit de rentrer parce qu'il y est menacé de mort. Il me précise que les Talibans sont trop dangereux. Ce n'est pas le seul à regretter la présence des Talibans dans son pays. Beaucoup nous l'expliquent sans trop de difficulté.

Une fois, un mineur me sollicite pour que je l'aide à installer WhatsApp sur son téléphone. Il doit entrer un code, il essaie plusieurs fois, je lui dis « try again ! ». Il me répond en riant,

« It's like Romanian police, they tell us "try again, try again" » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un mineur en transit, 16 novembre 2021)

C'est assez troublant, il parle du fait que la police leur dit souvent, et ce de manière ironique, de continuer encore et encore d'essayer de passer les frontières. Après avoir réussi à installer WhatsApp, il me partage les raisons pour lesquelles il est parti d'Afghanistan. Il me raconte que les Talibans ont tué son frère et qu'il s'est retrouvé seul. Dès lors, il a pris la fuite, espérant trouver une vie meilleure en France.

Beaucoup aiment partager leur vie « d'avant ».

Un matin que la Wash déborde de monde, nous rencontrons des problèmes avec l'ordinateur dans lequel nous encodons les informations qui concernent les personnes qui prennent une douche. Nous devons donc prendre note à la main des prénoms, de la langue parlée ainsi que de l'heure à laquelle la douche est prévue. Cela prend énormément de temps. Ça parle dans tous les sens, il y a une certaine effervescence. Dans ce désordre, un jeune Afghan s'approche de moi, il est tout sourire. Je suis assise derrière le bureau et je profite d'un creux pour prendre une minute de répit. Il se penche vers moi et m'interpelle pour me demander de regarder son téléphone. Il me montre des photos de ses amis à l'époque où il était encore en Afghanistan. Sur une des photos, on voit une jeune fille voilée avec un jeune homme, on peut deviner qu'ils sont en train de rire. Ensuite, il me raconte, fier, qu'il apprend la guitare en Afghanistan et me montre une photo de sa professeure et une partie de vidéo dans laquelle on le voit jouer de la guitare. Il n'affiche pas un air nostalgique mais semble réellement heureux de ce partage.

Un autre jour, un groupe de six hommes est encore dans la Wash au moment où nous allons fermer. Je leur demande où ils comptent passer la nuit. L'un d'eux me répond qu'ils ne peuvent pas dormir parce qu'ils partent en « game » vers la Roumanie. Pour leur confort, je leur propose des chaussettes. Un des plus jeunes du groupe ne comprend pas ce que je lui veux. Un autre, un peu plus âgé, rit de lui et m'explique que c'est son neveu et que malgré six années passées dans une école privée, il ne sait toujours pas ce que veut dire le mot « socks ». Le plus jeune, gêné, rougit. Celui qui a fait la remarque me précise que les hommes du groupe sont tous membres de la même famille. Il me raconte qu'il est ingénieur agronome en

Afghanistan mais qu'il a dû fuir parce que son pays est, désormais, gorgé de problèmes.

Ils sont nombreux à insister sur le désastre qu'est devenu leur pays. Lors d'un entretien à propos de violences subies aux frontières, un Afghan d'une cinquantaine d'années me montre à deux reprises l'écran de son téléphone. J'y lis une traduction qui signifie « nos vies en Afghanistan sont en ruines ». Il veut justifier sa présence, que je comprenne que lui et ses compagnons de transit ne sont pas là pour rien. Et surtout qu'ils méritent de l'aide. Une autre fois, j'explique à un Afghan que je vis en Belgique. Il me raconte alors qu'il a de la famille en Belgique et que son but est de les rejoindre. Il me demande mon numéro belge pour que l'on puisse se retrouver une fois qu'il aura atteint la Belgique. Il me propose également de prendre le numéro de son frère qui vit déjà en Belgique. Il me tend un vieux bout de carton sur lequel je peux distinguer quelques numéros. Je refuse en lui expliquant délicatement que je ne peux pas garder contact avec lui ni prendre le numéro de son frère. Il ne comprend pas tout de suite puis il s'excuse en s'éloignant. Plus tard, il est revenu vers moi pour m'expliquer que l'Afghanistan c'est fini,

« No one can live there now » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un homme en transit, 16 novembre 2021)

Un après-midi de décembre, un petit groupe d'hommes qui parle pashto entre dans la Wash. Tous sont frigorifiés, un enfant les accompagne. Il ne porte ni veste ni chaussettes. Il tremble de froid et ses mains montrent des signes de gale. Je trouve une veste dans les habits à donner en cas d'urgence, bien trop grande et qui lui arrive sous les genoux. Il est tout de même très content de pouvoir se couvrir. Le plus âgé du groupe me demande d'où je viens, je réponds que j'habite en Belgique. Il me dit qu'il adore la Belgique et que désormais, son pays, l'Afghanistan, est aux mains des Talibans, ce qui amène d'énormes problèmes.

Manrud, un égyptien qui a vécu de nombreuses années en Allemagne avant d'en être expulsé, vit le transit et la rue à Belgrade depuis presque deux ans. Il tente, par les voies illégales, de rejoindre à nouveau l'Allemagne. Il commence à fréquenter la Wash peu après mon arrivée. Toujours seul, il se promène avec un grand sac rempli de couvertures. Il ne se mêle presque pas aux autres utilisateurs de la Wash, reste à

l'écart et ne discute pas. La présence de bénévoles allemands au sein du centre met Manrud en confiance. Cela lui permet de s'ouvrir. Il ne regarde plus le sol lorsqu'il boit son thé et vient spontanément nous parler.

« Comment font ces Afghans pour survivre alors qu'ils sont partis sans rien, ils doivent avoir le cœur brisé, leur maison doit leur manquer » (extrait carnet de terrain, propos tenu par Manrud, 20 novembre 2021)

Manrud nous livre ce ressenti lors d'une tournée de sensibilisation que je mène avec Sandra. Il est assis avec deux Afghans sur un muret, près d'un kiosque, à la sortie du parc Bristol. Alors que nous proposons des tickets aux deux hommes assis à ses côtés, Manrud nous interpelle. Il nous parle en allemand et Sandra, elle-même Allemande, peut me traduire instantanément. Il différencie sa propre situation de celle des Afghans, comme si, sans attaches avant sa vie de transit, rien ne lui manquait. Il n'a d'ailleurs jamais mentionné de souvenirs, de faits ou d'histoires de sa vie d'avant.

### *Vies de transit*

Même si cette vie de transit est l'essence même de ce que j'ai voulu partager tout au long de ce travail, ajouter un sous-point avec des anecdotes singulières qui mettent encore un peu plus en exergue l'intensité de cette vie, me semble être judicieux.

Le même homme qui m'explique adorer la Belgique et que son pays est envahi par les Talibans, a joint son index et son majeur comme pour faire un fusil et les a pointés sur sa tempe en me disant,

« It's friend of mine » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un homme en transit, 11 décembre 2021)

Je ne réagis pas directement. Il me met l'écran de son téléphone sous les yeux ; on y voit la photo d'un jeune homme nu, couché dans la poussière avec plusieurs blessures suturées. Raide, il est mort. J'ai un mouvement de recul à la vue de cette image. L'homme qui me l'a montrée s'excuse et range son téléphone dans sa poche.

Ses compagnons se joignent à lui, Tous veulent me raconter l'histoire du jeune garçon sur la photo. Ils m'expliquent avoir perdu deux de leurs « frères » en Turquie alors qu'ils y transitaient. Ils marchaient depuis des jours sur le bord d'une route et d'eux d'entre eux se sont fait renverser par des camions. Ils racontent sans émotion apparente, comme si cette situation était banale, normale. Cécile Canut met en exergue le fait que « les moments où la mort surgit dans le voyage ne font pas souvent l'objet d'une narration détaillée, voire émue, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes : le registre émotionnel ou affectif est d'ordinaire absent de la narration » (2017, p.23). Admettre la mort, ne pas lui accorder d'émotion particulière sont une manière de la tenir à distance. « C'est comme la dompter que de ne lui accorder qu'un regard neutre ou dépassionné, voire de ne pas même lui prêter consistance à l'aide de mots : ne pas lui offrir ce linéament, ce début de visage, ce premier commencement de présence que lui octroie la parole » (Canut, 2017, p.31). Malgré le fait qu'ils ne soient que peu éloquents à propos de la mort et que cette dernière ne constitue pas un frein à leur quête, ces humains ne deviennent pas pour autant des êtres insensibles ou inconscients.

Les trajectoires des personnes en mouvement sont, inévitablement, marquées par la perte de leurs compagnons de transit. Être un humain en transit et vouloir renaître dans un pays européen suppose de frôler la mort, de la fuir et de la voir prendre des frères.

Mehdi, un jeune Marocain me fait part du fait qu'il n'en peut plus de survivre en Serbie, de se sentir bloqué dans ce pays, qui est, selon lui, le pire pays au monde. Il souhaite retourner au Maroc mais n'en a pas la possibilité. Découragé, il m'explique cela avec des larmes dans les yeux. Il regrette sa vie d'avant même si celle-ci était misérable, elle l'était bien moins que celle qu'il mène ici à Belgrade.

Les nuits des personnes en transit sont souvent des nuits sans sommeil, entre les « game » et les conditions difficilement supportables des lieux où ils dorment.

Lors d'une journée de sensibilisation, nous rencontrons deux hommes en transit qui veulent prendre une douche. Ils semblent assez fatigués. À côté d'eux, un homme dort sur un banc, emballé dans une écharpe. D'autres s'échangent des numéros de téléphone sur des petits bouts de carton. Ils nous accompagnent directement à la Wash. Sur le chemin, ils nous expliquent avoir dormi dans un camp la veille. Ils nous précisent que c'était horrible. L'un d'eux me montre une vidéo sur laquelle on voit

plus ou moins deux cents personnes entassées à l'intérieur d'un conteneur. Des hommes couchés, sans couvertures ni matelas, comme emboîtés les uns aux autres. L'homme qui me montre cette vidéo m'explique qu'il y fait extrêmement froid et que malgré un pourcentage élevé de personnes ayant le covid-19 au sein de la population des personnes en transit, il n'y a pas de système d'aération ni de distribution de masques. Ils n'ont eu accès à aucune forme de nourriture, il n'y a ni eau ni sanitaires. Vers sept heures du matin, ils ont été obligés de quitter le camp, ouvert seulement entre dix-huit et sept heures du matin. Il m'explique que cette nuit, il va dormir dans la jungle aux alentours du camp ; selon lui, c'est une meilleure solution.

Une autre fois, à la fin d'une tournée de sensibilisation, je marche vers la Wash avec un groupe de jeunes hommes en transit. Une fois arrivés, un des garçons du groupe me tend son téléphone. Un homme au bout du fil m'explique en anglais que ses frères ont besoin d'aide. Il m'explique qu'ils sont arrivés à Belgrade la veille et qu'ils ont passé la nuit dans une pièce exiguë, entassés avec d'autres hommes et que l'odeur y était insupportable. Je suis debout dans un coin de la Wash, chaque homme du groupe me fixe avec de grands yeux. Chacune de mes réponses est écoutée attentivement. Après quelques minutes d'échange, l'homme à l'autre bout du fil se rend compte que j'ai un accent français assez prononcé. Nous continuons la conversation en français, langue qu'il maîtrise très bien. Il me demande de rediriger ses frères vers un hôtel ou tout autre lieu décent pour qu'ils puissent dormir. Je lui explique que je n'ai pas énormément de ressources puisqu'il nous est interdit de renseigner des hôtels aux personnes en transit. Après un court échange à ce propos, nous nous sommes salués et avons raccroché. J'ai attendu que chaque homme du groupe prenne une douche pour les accompagner chez InfoPark. Là, ils peuvent trouver des informations quant aux lieux mis à leur disposition pour y dormir. Ces hommes sont atteints dans leur dignité humaine et ne sont pas respectés comme humains. Comme le dit Françoise Héritier, on note le « passage, par degrés, de l'humanité à part entière à une humanité moindre, un état intermédiaire, enfin, à la bestialité » (1996, p.53).

## *Des imaginaires...*

Dans un contexte dans lequel tout est encore à rêver, l'imaginaire des personnes en transit est constamment stimulé. Beaucoup donnent l'air de n'avoir aucune idée de ce qui les attend dans leur futur qui, idéalement, se situe quelque part en Europe. Même si certains parlent d'une destination finale, peu semblent sûrs du pays qu'ils envisagent d'atteindre ni même des lieux de passage dans lesquels ils vont transiter. Très souvent, le tracé de leur route est influencé par des discussions à ce propos avec d'autres personnes ; « tout paraît se redéfinir en chemin » (Bredeloup, 2013, p.5).

Beaucoup de personnes en transit me questionnent à propos de là où je vis. Généralement intéressés par mes réponses, de nombreuses questions s'enchaînent. Leurs regards changent, devenant éveillés et attentifs. Alors que certains me demandent de leur montrer à quoi ressemble la Belgique, je me rends vite compte que très peu se sont renseignés sur le pays qu'ils veulent atteindre. Leurs mines deviennent petites lorsqu'ils s'aperçoivent de la platitude de mon pays à travers les photos à peu près fidèles que nous montrent internet. Ils me questionnent à propos du temps et encore une fois, ils sont déçus par mes réponses. En échange, ils partagent avec moi des images de leurs villages, souvent situés dans une nature resplendissante. Ils en sont fiers. Ils retiennent systématiquement le pays d'où nous venons, nous, les bénévoles. C'est d'ailleurs par le nom de notre pays d'origine que ceux avec qui nous avons déjà échangé à ce propos nous présentent à leurs amis.

L'accueil européen pensé par certaines personnes en transit est embelli par leurs rêves. Ces imaginaires sont véhiculés par les discours qui, partagés dans les groupes sociaux, se déposent dans la mémoire collective. Ces discours s'organisent en systèmes d'idées cohérents qui créent de la valeur et qui justifient les actions sociales du groupe. Consciente de ce qu'il en est en réalité, il est extrêmement compliqué pour moi d'écouter ces imaginaires. Ils parlent de leur futur comme s'ils étaient attendus quelque part et qu'une fois arrivés, leur galère serait terminée. Ces pensées fantasmées les font tenir et leur permettent de ne pas reculer. Lorsqu'ils sont en appel avec un ami ou leur famille, ils donnent l'impression de donner des nouvelles heureuses et remplies d'espoir, affichant un grand sourire et parlant de manière enjouée.

## **Connexion à leurs « autres »**

Malgré les énormes distances qui séparent ceux partis en quête d'une vie meilleure de ceux restés au pays, les uns n'oublient pas les autres et inversement.

Il y a presque constamment une ou plusieurs personnes qui parlent au téléphone dans la Wash. C'est avec un grand sourire que les personnes en transit font face à l'écran de leur smartphone. Généralement, ils sont en facetime avec un membre de leur famille. Un mineur qui fréquente la Wash depuis quelques jours, prend un peu de repos en ville avant de repartir en « game ». Assis par terre à côté du distributeur d'eau, il est en appel avec sa maman. On peut entendre une voix de femme avec des cris de bébé en arrière fond. La communication semble compliquée, tous les deux doivent crier pour s'entendre. Le jeune homme sourit et ne décolle pas les yeux de son téléphone.

Lors d'un entretien avec Mehdi à propos des violences policières subies à Belgrade, il me précise, les larmes aux yeux, que les deux policiers, auteurs des coups et blessures qu'il a subis, ont également cassé son téléphone. C'est une catastrophe pour lui puisqu'il ne peut plus communiquer avec ceux restés en Algérie. Il me dit ces mots,

« Il faut parler maison, ma maman, ma sœur... » (extrait carnet de terrain, propos tenu par Mehdi, 29 octobre 2021)

Malgré la distance géographique et le temps qui s'est écoulé depuis la dernière fois qu'il a vu sa famille en chair et en os, la façon dont Mehdi parle de la communication qu'il entretient avec cette dernière, traduit l'importance du lien. Un lien qui l'aide à tenir dans la vie qui s'éternise à Belgrade mais qui le plonge dans une nostalgie et une culpabilité certaines.

Arthur et moi avons rencontré un groupe de Syriens à la mine grave et sérieuse lors d'une tournée de sensibilisation. Ils ne sont pas convaincus par les douches. Après un moment de réflexion pour savoir s'ils vont accepter ou non nos tickets, deux d'entre

eux acceptent. Finalement, tous viennent prendre une douche. Ils montent vers la Wash alors que nous finissons notre tour et une trentaine de minutes plus tard, nous les y retrouvons. L'un d'eux vient directement à ma rencontre en m'expliquant que quelqu'un lui a volé son téléphone pendant sa douche. Il est extrêmement ennuyé par la situation. Je me sens coupable étant donné que j'ai insisté pour qu'ils acceptent de prendre une douche. Il m'explique que cela le met dans une impasse et qu'il ne peut pas continuer sa trajectoire sans téléphone.

Le téléphone est le seul moyen de rester en contact avec leur « chez eux ». C'est leur seule attache.

Un jour de début novembre pendant lequel il pleut des cordes, la Wash est bondée de monde qui souhaite s'abriter. Un groupe d'Afghans à qui nous venons de donner des tickets un peu plus tôt est arrivé à la Wash. Ils me demandent d'où je viens. Après leur avoir répondu que je vis en Belgique, ils me disent vouloir y aller. L'un d'eux me dit,

« Tomorrow, I go with you in Belgium » (extrait carnet de terrain, propos tenu par un homme en transit, 8 novembre 2021)

Gênée, je réponds par un petit sourire et ils se mettent à rire. Le même homme sort son téléphone de sa poche et me le tend, me montrant la photo d'une petite fille. Il m'explique que c'est sa fille, restée en Afghanistan. Ensuite, il fait défiler quelques photos sur lesquelles on voit sa famille, ses frères et sa femme. Il me raconte l'histoire de chaque photo. Il est fier et m'explique qu'il regarde fréquemment ces photos, elles lui font du bien.

Un père et son fils de huit ans sont venus prendre une douche à la Wash. Le garçon porte un bout de tissu en guise de vêtements. Je ne peux m'empêcher de lui proposer un t-shirt et un pull. Son papa en est très reconnaissant. Ils se servent un thé et j'invite le garçon à mettre une musique de son choix sur l'ordinateur. Après quelques secondes de gêne, il sélectionne une musique que quelques personnes présentes dans la Wash à ce moment-là semblent connaître. Le père et son fils sont avec un adolescent qui semble les guider. Ce dernier parle très bien anglais et leur sert de traducteur. Il n'est pas du tout timide mais plutôt curieux. Il me demande de lui montrer à quoi ressemble la Belgique. Je lui montre quelques photos de Bruxelles et

des campagnes belges sur internet. Il examine chaque image avec de grands yeux. En réponse à cela, il demande pour me montrer son village à lui. Il tape sur les touches de l'ordinateur un nom, et des images de quelques maisons au milieu d'énormes massifs montagneux apparaissent sur l'écran. C'est magnifique. Il m'explique que c'est son village en Afghanistan et qu'il adore vivre au milieu des montagnes.

Le fait de devoir rendre fiers ceux restés au pays, joue également un rôle dans le maintien du lien. Le fait de devoir rendre crée du lien. C'est presque le contre don à l'opportunité de partir que les personnes en transit, surtout les plus jeunes, ont saisie.

Un jeune homme en transit me l'explique bien. Il arrive à la Wash, tout essoufflé, avec quelques autres mineurs. Ils terminent une course poursuite avec la police. Ils se sont tous assis et jettent des regards par la fenêtre pour s'assurer que la police n'est pas dans les parages. Ils restent pas mal de temps à la Wash, ce qui permet d'engager la conversation. Le jeune homme en question prend la parole plus que les autres. Il m'explique avoir fui l'Afghanistan il y a quelques mois et ne pas être une bonne personne. Je lui demande pourquoi il dit une chose pareille et il me répond qu'il est parti loin de ses parents, qu'il a fui, alors qu'un bon garçon reste près de ses parents. Il culpabilise et me précise qu'il se doit de réussir sa vie en Europe pour rendre ses parents fiers de lui.

Même dans le transit, le « game », ces humains restent connectés avec leur famille, leurs amis et leur pays d'origine. Ils partagent beaucoup avec ceux restés au pays et entre eux. Grâce aux vidéos tiktok et Instagram qui m'ont été montrées, je me rends compte qu'il existe une véritable connexion entre les réfugiés en mouvement. Ils sont très actifs sur les réseaux sociaux, ils se « suivent » et échangent à propos de leurs vécus et leurs trajectoires. Sur les dangers de tels ou tels passages, parfois par le biais de vidéos qui montrent explicitement des violences policières. Tout cela au travers de « stories », de publications ou de messages envoyés sur des groupes qui rassemblent un grand nombre de personnes en transit. Il n'y a apparemment pas de limite à ce qui est partagé vu les contenus assez violents que j'ai pu voir. C'est un moyen d'organiser le « game », de se retrouver les uns les autres, bref un moyen de survie dans le transit. Il y a, là, une réelle nécessité de rester connectés.

Les personnes en transit doivent gérer la distance avec leur famille, la nostalgie que cette situation peut installer et en même temps les nouvelles rencontres, qui sont parfois des opportunités. Au même titre que l'entraide qui émerge entre elles, cette connexion leur permet de ne pas être seul pour faire face au milieu hostile dans lequel ils sont plongés. De cette manière émergent des « associations éphémères qui débouchent sur des « communautés d'itinérance » qui reposent sur des intérêts communs et supposent des relations de confiance construites le plus souvent dans l'urgence (Escoffier 2008) » (Bredeloup, 2013, p.6).

## VII. Conclusion

*« Les exilés soulignent un état du monde dont nous ne voulons pas et nous apportent des questions – que faire ? quelles frontières ? pourquoi ? quelle société ? quelle humanité ? – que nous souhaiterions remettre à plus tard. Les migrants nous conduisent à faire migrer notre pensée, bousculer nos comforts et surmonter nos certitudes. Ils dérangent, dans tous les sens du terme. Acceptons d’être dérangés » (Schmitt, 2008).*

Ces mots résonnent avec la réflexion qui traverse mon écriture. Ce sont également les questions qui me traversent après avoir côtoyé cette population.

À travers cette monographie, j’ai voulu rendre compte des enjeux liés à la vie d’exil d’humains en transit dans la ville de Belgrade. Bien que je relate des faits se passant dans un endroit précis à un moment précis, j’aimerais faire réfléchir quant à la potentielle généralité de cette réalité. L’ethnographie est caractérisée à la fois par un terrain et par la restitution, au travers de la monographie, d’une réalité sociale. Il y a là, un double travail qui comprend « une double exigence de compréhension et de véridiction » (Fassin, 2011, p.330) : la compréhension de ce qui est en jeu localement ainsi que dans un cadre plus global, et la véridiction des vérités partagées au grand public qui sont toujours partielles mais théoriquement et empiriquement fondées. « Dans un espace démocratique, on ne peut donc se priver ni de l’une ni de l’autre. Il nous faut comprendre le monde dans lequel nous vivons et il nous faut en dire les vérités quand même elles ne sont pas faciles à entendre » (*Ibid*).

Ce terrain m’a ouvert les yeux sur le vécu déshumanisant des personnes réfugiées et en transit et est éclairant à propos des trajectoires migratoires qui deviennent de plus en plus périlleuses dans une Union Européenne qui ne cesse de consolider les frontières de sa forteresse. Il est clair que, « alors que le raisonnement juridico-étatique pense les migrations clandestines en termes d’infraction et de passage illégal des frontières, celles-ci, dans leurs réalités locales à travers l’Europe, s’avèrent être un champ complexe travaillé par des pratiques de gestion et de contrôle » (Makaremi, Kobelinsky, 2009, p.308).

Cécile Canut et Anaïk Pian mettent en exergue que peu importe « qu'il s'agisse des effets combinés d'obstacles naturels tels que le climat, de conditions matérielles (par exemple la vétusté des embarcations sur la mer), des coups et blessures infligés par d'autres catégories d'acteurs ou encore de la non-assistance à personne en danger, les violences endurées sont partie prenante des migrations et vont en s'accroissant à mesure que la sécurité aux frontières se renforce » (2017, p.9). Les politiques qui réfléchissent à cette sécurité et aux conditions dans lesquelles elle s'exerce participent aux meurtres qu'elle engendre. Ces politiques migratoires ont pour conséquence un coût humain qui ne peut être recensé de manière précise puisque nombreux sont les déplacés qui disparaissent dans l'indifférence et l'ignorance. Cette cruauté refait surface dans l'espace public lors de catastrophes au cours desquelles des personnes en transit décèdent, mais n'engendre pas de remise en cause de la légitimité des politiques qui y sont liées. Ce sont plutôt des questions pratiques ou externes aux politiques qui sont mises sur la table ; comment faire pour éviter ces embarcations qui tuent ou encore comment éradiquer le problème des passeurs...

L'un des points centraux de mon propos tient dans l'expression de la difficulté du vécu dans le transit. J'ai essayé de le transmettre par ces mots, empreints de la subjectivité de mes observations, des échanges que j'ai pu avoir, des rencontres que j'ai eu l'occasion de vivre et des sensibilités que j'ai côtoyées.

Le statut de réfugié confère aux humains qui le portent une place caractérisée par une errance plus ou moins longue au bord de ce qui constitue l'humanité. Je dis bien « au bord » parce qu'il leur est rare ou en tout cas de plus en plus compliqué d'accéder au cœur de cette humanité. Il est frappant de constater qu'accueillir est de plus en plus difficile et que les hommes en recherche de refuge sont de plus en plus frappés d'exclusion. Ils errent hors de nos sociétés qui ne leur cèdent que très péniblement une place. Ces conditions donnent inévitablement lieu à une reconfiguration de l'existence. Ces humains, dont tous les repères sont détruits suite à la fuite du lieu dans lequel ils s'ancraient, n'ont pas l'occasion de s'en créer de nouveaux dans des sociétés peu enclines à leur en donner les moyens. Ils prennent place dans une époque, on peut le dire, dénuée de solidarité et dans laquelle l'individualisme ne cesse d'augmenter.

Ce que j'ai voulu mettre en avant dans le deuxième point de ce travail, c'est que le transit ouvre à une vie dénuée de repères et qui n'est souhaitée par personne, un genre de no man's land. C'est un entre-deux dans lequel ces humains ne peuvent compter que sur eux et dans lequel ils essaient de survivre. J'ai eu beaucoup de mal à les imaginer arriver entiers dans un pays de l'Union Européenne. Ils habitent les parcs de leur errance. On comprend vite lorsqu'on progresse dans la lecture de cette monographie que rien n'est mis en place pour venir en aide à ces personnes ou que l'aide est tout simplement inaccessible. La Wash est une éclaircie dans le ciel ténébreux qu'est le transit. Un lieu qui procure du répit.

Le transit n'est cependant pas empreint de solitude. En effet, les personnes en transit que j'ai rencontrées sont souvent en groupe. Une certaine entraide et une organisation solidaire sont constamment à l'œuvre comme si leur connaissance commune de l'adversité rapprochait les individus les uns des autres. Le fait que la Wash ne soit pas un lieu exclusivement réservé aux réfugiés, favorise d'inévitables rencontres entre les différents publics. La troisième partie de ma monographie tente de rendre compte de cette cohabitation.

Beaucoup de violences jalonnent les parcours de transit. Ces violences sont la plupart du temps perpétrées par des officiers de police. Elles ont lieu partout et presque tout le temps, ne laissant ces humains jamais tranquilles. J'ai réalisé à quel point des politiques migratoires mortifères s'installent aux frontières. J'ose dès lors avancer que les politiques qui dressent ces murs renforcent le racisme, les violences et les hiérarchies au sein des sociétés humaines dans lesquelles nous sommes pourtant censés être égaux en droit.

La cinquième partie de ce travail se concentre sur les corps de ces personnes, qui sont tout ce qu'il leur reste. Les comportements que j'ai eu l'occasion d'observer dans la Wash m'éclairent sur l'importance que revêt le soin du corps pour ces gens en partance. Il est également question de corps meurtris par les conditions inhumaines dans lesquelles sont plongées les personnes en transit.

J'ai finalement voulu mettre en avant, principalement par leurs récits, des bribes de la vie d'avant de mes acteurs de terrain, vie qui persiste dans leur tête et qui est finalement tout ce qu'il en reste. Ajouté à cela, j'ai désiré rendre compte des connexions que ces humains entretiennent entre eux et de la place essentielle qu'elles semblent prendre dans leur vie. Des morceaux de la vie de leur transit qui me sont

apparus comme étant importants à exposer prennent vie dans cette partie de ma monographie.

Entre une errance qui est à comprendre comme une absence d'inscription au sein de la société, des rencontres, de la violence, du rejet et de la déshumanisation, j'ai tenté d'éclairer une partie du parcours migratoire qui m'a été donné à voir durant ces trois mois passés à Belgrade. Il serait intéressant de compléter cette bribe de parcours par une recherche à propos des personnes en transit une fois qu'elles ont atteint leur point de chute. Cela donnerait une vision plus complète du vécu migratoire et me contredirait, ce que j'espère mais en doute, lorsque je soupçonne cette expérience d'exil de rendre, même à terme, moins humains ces humains.

Il me semble judicieux, ici, de mobiliser les mots de Fassin, avec lesquels je m'accorde ; « il n'est jamais trop tard pour commencer à s'apercevoir que les choses auraient pu tourner autrement – et donc qu'elles le pourraient encore. Il suffit pour cela de mobiliser un peu de cette force de résistance qu'on avait pu avoir autrefois et de penser non plus à la jeunesse passée mais celle à venir » (2011, p.340).

Zigmunt Bauman met en avant le choix auquel l'humanité toute entière doit faire face. Soit se tourner vers une coopération de tous pour tous qui pourrait s'avérer être une solution et une manière d'atteindre un « bien-être collectif » (Bauman, 2020, p.95), soit se diriger vers une extinction certaine et inévitable. La voie à emprunter dépendra de la capacité de chacun à accepter l'Autre, qui n'aura peut-être pas les mêmes intérêts que soi, « dans la paix, la solidarité et la coopération » (*Ibid*). La recherche que j'ai menée, aussi courte qu'elle soit, invite, d'une certaine manière, à une réflexion sur le vivre-ensemble.

C'est lorsque je prends l'avion pour rentrer en Belgique que je me rends compte de la chance que j'ai. Alors que les échanges que j'ai eu à propos de mon pays avec les personnes en transit me semblaient futiles, je réalise, lors de ce trajet de retour, l'importance qu'ils avaient. Léna et Laurent qui dorment parfois à l'intérieur de l'aéroport me voient le jour de mon départ. Ils s'empressent de venir vers moi alors que je regarde le tableau d'affichage des départs d'avion. Je suis très surprise. Léna m'explique que l'aéroport est le meilleur endroit pour dormir lorsqu'on est « sans maison ». Ils me souhaitent bon voyage, me conseillent de bien me reposer en arrivant

chez moi et insistent sur la chance que j'ai de pouvoir m'envoler. Un sentiment de lâcheté m'envahit. J'ai l'impression d'abandonner ces humains à leur sort. Quelques jours avant mon départ, Adel, un Algérien avec qui j'ai pas mal échangé en français, me dit ces mots,

« Laisse contact avant que tu rentres la » (extrait carnet de terrain, propos tenu par Adel, 16 décembre 2021)

Il sait que je ne le ferai pas. Je ne lui réponds même pas et continue d'enlever le linge sec d'un des séchoirs. Plus jamais je ne serai en contact avec « eux ».

*« (...) à aucune autre époque, la quête acharnée d'une humanité commune et la pratique qui suit pareille hypothèse n'ont été aussi urgentes et impératives qu'elles le sont à présent. À l'époque de la globalisation, la cause et la politique d'une humanité partagée affrontent la plus fatidique des étapes qu'elles aient franchies au cours de leur longue histoire » (Bauman, 2004, p.185).*

## VIII. Bibliographie

Agier, M. (2002). *Aux bords du monde, les réfugiés. Flammarion, Paris.*

Augé, M. (1992). *Non lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité. Seuil, Paris.*

Bacchini, N. La frontière franco-italienne comme dispositif de mise en pause. L'habiter dans les territoires de l'attente, *in* Larchanché, S., Santiago, J.P (dir). (2020). *Migrants et santé mentale. Anthropologie, rites thérapeutiques et psychiatrie. Ouvrage collectif. Hémisphères.*

Bauman, Z. (2004). *L'amour liquide : de la fragilité des liens entre les hommes. Le Rouergue/Chambon.*

Bauman, Z. (2020). *Étrangers à nos portes. Premier Parallèle.*

Barnier, S., Casella Colombeau, S., Gardesse, C., Guenebeaud, C., Le Courant, S. (2019). *La police des migrants : filtrer, disperser, harceler. Babels, Le passager clandestin, Paris.*

Benslama, F. (2004). *Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil. Évolution Psychiatrique.*

Bouillon, F. (2009). *Les mondes du squat. Presses Universitaires de France.*  
<https://doi.org/10.3917/puf.bouil.2009.01>

Border Violence Monitoring Network. (2021, October). *Illegal push-backs and border violence reports. Balkan Region.* <https://www.borderviolence.eu/balkan-region-report-october-2021/>

Bredeloup, S. (2013, Juillet). *Les temps du transit dans la migration africaine. Journal des africanistes, n° 83/2, p. 58-90.* <https://doi.org/10.4000/africanistes.3327>

Canut, C., Pian, A., Petit, V (dir.). (2017). Dire la violence des frontières. Mises en mots de la migration vers l'Europe. *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 33 - n°2 et 3. <https://doi.org/10.4000/remi.8596>

Charaudeau, P. (2007). Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux, in Boyer H. (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*. *L'Harmattan, Paris*.

Collective Aid. (November 2021). Report about; reflection, evaluation and strategy. Evaluation of Wash Centre, Belgrade, Serbia.

de Sardan, J-P O. (2008). La rigueur du qualitatif : les contraintes empiriques de l'interprétation socio anthropologique. *Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant, coll. « Anthropologie prospective »*.

Douglas, M. (1966). De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou. *La Découverte/Poche*.

Fassin, D. (2011). La force de l'ordre : Une anthropologie de la police des quartiers. *Editions du Seuil*.

Fassin, D., Rechtman, R. (2011). L'empire du traumatisme. *Flammarion*.

Furtos, J. (2011). La précarité et ses effets sur la santé mentale. *Le Carnet PSY*, 156(7), 29. <https://doi.org/10.3917/lcp.156.0029>

Héritier, F. (1996). De la violence II. *Odile Jacob, Sciences Humaines*.

Jamouille, P. (2000). Drogues de rue : Récits et styles de vie. *De Boeck Supérieur. Louvain-la-Neuve, Belgique*. <https://doi.org/10.3917/dbu.jamou.2000.01>

Jamouille, P., Mazzocchetti, J. (2017). Adolescents en exil. *Harmattan-Academia, Louvain-La-Neuve. Coll. Anthropologie prospective*.

- Kilani, M. (1994). L'invention de l'autre. *Sciences humaines, Payot Lausanne.*
- KlikAktiv. (July-December 2019). On the situation of refugees in Serbia. Legal analysis and field report. Witnessing border violence & Providing legal aid in Sid, Subotica & Belgrade.
- KlikAktiv. (November 2021). Legal Training.
- Kobelinsky, C. (2016). Les vies des morts en migration. *Plein droit, 2 (109), pp. 6-9.*
- Laurent, P-J. (2008). Éléments pour une sociologie de la défiance. L'inhumain et l'humain : esquisse d'une comparaison à partir de la société mossi du Burkina Fasso, *in Furtos, J. (dir), Les cliniques de la précarité. PLON, Paris.*
- Lecadet, C., Balibar, E. (2016). Le manifeste des expulsés. *Presses universitaires François Rabelais, Coll. Migrations.*
- Le Breton, D. (2013). Introduction *in* Le Breton, Anthropologie du corps et de la modernité. *Paris cedex 14 : Presses Universitaires de France.*
- Le Courant, S. (2014). « Être le dernier jeune » : Les temporalités contrariées des migrants irréguliers. *Terrain, n° 63, p. 38-53.* <https://doi.org/10.4000/terrain.15490>
- Makaremi, C., Kobelinsky, C. (2009). Introduction, *in* Kobelinsky, C., Makaremi, C. (Dir), Enfermés dehors. Enquêtes sur le confinement des étrangers. Paris, Éditions du Croquant.
- Mazzocchetti, J. (2016). Images et discours sur les migrants : comment les appréhender pour quel vivre ensemble ? *L'Essor, n°78, pp. 15-18.*
- Mazzocchetti, J. (2019). De la commune humanité ? Les questions de migrations et d'asile comme lignes de faille. *In* Bourguine, B., Famerée, J., Scolas, P (eds.), Migrant ou la vérité devant soi, Un enjeu d'humanité. *Éditions Academia, pp. 81-109.*

Mazzocchetti, J., Yzerbyt, V. (2019). Crise migratoire : le discours médiatique alimente-t-il la peur des migrants. *Sociétés en changement*, 7, pp. 1-8.

Pian, A. (2016). D'une Europe à l'autre, une vie faite de frontières. *Migrations Société*, 28 (64), pp. 135-150.

Pichon, P., Bonnin, P (dir). (2002). Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire. *Manières d'habiter. Communications*, 73, pp. 11-29. <https://doi.org/10.3406/comm.2002.2109>

Puig, N., Bontemps, V., Hily, M-A (Coords.). (2014). Composer (avec) la frontière. Passages, parcours migratoires et échanges sociaux. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 30 (2), pp. 7-168. <https://doi.org/10.4000/remi.6799>

Rostirolla, D. (2020). Configurations affectives en situation de mondialisation réflexions à partir d'une expérience clinique, in Larchanché, S., Santiago, J.P (dir). *Migrants et santé mentale. Anthropologie, rites thérapeutiques et psychiatrie. Ouvrage collectif. Hémisphères.*

Sanjek, R. (ed.). (1990). Fieldnotes, the Making of Anthropologie. *Ithaca, Cornell University Press.*

Santiago, J.P. (2020). Vécus migratoires, récits singuliers et histoires collectives. Anthropologie médicale clinique et psychiatrie transculturelle, in Larchanché, S., Santiago, J.P (dir). *Migrants et santé mentale. Anthropologie, rites thérapeutiques et psychiatrie. Ouvrage collectif. Hémisphères.*

Schmitt, E-E. (2008). Ulysse from Bagdad. *Paris, Albin Michel, 309 p.*

Weil, S. (1999). L'Iliade ou le poème de la force. *Œuvres, Quarto Gallimard, Paris.*

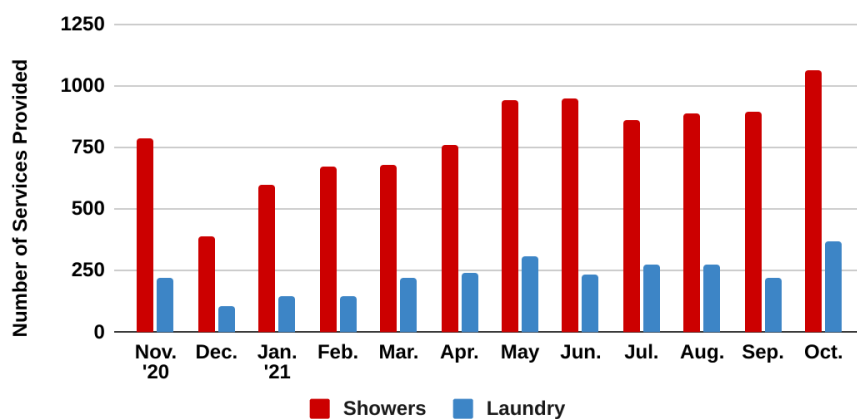
Ziegler, J. (2020). Lesbos, la honte de l'Europe. *Seuil, Paris.*

## IX. Table des illustrations

<i>Figure 1 : photo prise par Alice Poty, le 20 novembre 2021</i> .....	23
<i>Figure 2 : photo prise par Alice Poty, le 26 octobre 2021</i> .....	25
<i>Figure 3 : photo prise par Alice Poty, le 12 novembre 2021</i> .....	27
<i>Figure 4 : photo prise par Alice Poty, le 20 novembre 2021</i> .....	27
<i>Figure 5 : photo prise par Alice Poty, le 20 novembre 2021</i> .....	29
<i>Figure 6 : photo prise par Alice Poty, le 27 octobre 2021</i> .....	31
<i>Figure 7 : photo prise par Diego, le 22 novembre 2021</i> .....	32
<i>Figure 8 : photo prise par Alice Poty, le 15 décembre 2021</i> .....	48
<i>Figure 9 : photo prise par Alice Poty, le 28 octobre 2021</i> .....	50
<i>Figure 10 : photo prise par Alice Poty, le 1 octobre 2021</i> .....	73

## X. Annexe

### Shower & Laundry Rate per Month



*Grappe illustrant le nombre de services (douches et lessives) fournis par la Wash Centre, de novembre 2020 à octobre 2021.*

## Transit - Migration – Violences – Corps – Exil

A partir d'une enquête de terrain auprès de réfugiés en transit dans la ville de Belgrade, il est question d'emmener le lecteur dans la complexité d'un quotidien qui s'inscrit dans l'espace-temps singulier qu'est le transit. Cette monographie tente de rendre compte du transit vécu par les personnes qui ont été contraintes de fuir leur pays. Elle met en lumière le no man's land dans lequel ces humains sont plongés, les relations complexes qui en émergent, la place de leur corps mais aussi les violences et l'insécurité qu'ils vivent au jour le jour. Au travers de ce travail, c'est une partie du quotidien de ces humains qui se donne à voir.